F
1

H2 b

John Carter Brown.

F 1
.3
.R5a

CORALY
ET
ZAMORE,
ou
LES ILLUSTRES AMÉRICAINS.
PREMIÈRE PARTIE.

JOHN CARTER BROWN

CORALY
ET ZAMORE,
OU
LES ILLUSTRES AMÉRICAINS.

L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.

ALZIRE, *Acte II, Scène III.*

PREMIÈRE PARTIE.

A MANOA,
Et ſe trouve à PARIS,
Chez la Veuve PRAULT, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 46.

1789.

CORALY ET ZAMORE,

OU

LES ILLUSTRES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.

DE toutes les contrées qui partagent le continent immenſe dont la découverte immortaliſe à jamais le fameux Colomb, il n'en eſt au-

cune qui ſoit plus féconde, plus agréable, plus riche en or & en pierreries que la Guiane.

Cette vaſte région s'étend du Pérou vers la mer d'Orient, ſous la ligne brûlante où, deux fois dans une année, le flambeau de la nature, dardant ſes rayons perpendiculairement, favoriſe toutes les zones d'une lumière égale; d'épais nuages, ſource de pluies abondantes, rafraîchiſſent alors cette partie de la terre, que la ſuperſtitieuſe ignorance regarda ſi long-tems comme chimérique, & que la raiſon ne pouvoit croire habitée ſans ſe rendre criminelle : une chaîne de montagnes eſcarpées, élevant juſqu'aux nues leurs cîmes, couvertes de neiges, la ſéparent

de l'Empire des Péruviens ; le fleuve des Amazônes au midi, l'Orénoque vers le Nord, ſont les barrières dont la nature ferme cet heureux climat ; jamais le ſouffle cuiſant des aquilons n'oſe flétrir la verdure éternelle dont les yeux y ſont charmés. Dans toutes les ſaiſons, les arbres y produiſent des fleurs & des bruits ſur la pente des montagnes répandues dans ce beau pays, & qui le ſéparent en diverſes Provinces ; on trouve des fôrêts auſſi vieilles que la terre ; &, le long des riantes vallées, ſur le bord des lacs, des fleuves & des ruiſſeaux, ont voit errer une multitude prodigieuſe d'animaux de toutes eſpèces.

Avant l'arrivée des Européens

dans cet Empire, la religion de ces peuples, quoique fondée, ainſi que les autres, ſur celle de la nature, étoit quelquefois cruelle.

Leur Philoſophie n'étoit qu'un amas de viſions & d'erreurs : mais ils connoiſſoient peu l'ambition déteſtable qui ſe joue de la vie des hommes, qu'on voit s'égorger pour de vains titres, qui ne font qu'enfler le cœur ſans pouvoir le ſatisfaire.

L'avarice & le luxe, d'où dérivent également nos crimes & nos malheurs, ne troubloient point leurs jours tranquilles & ſereins ; une longue vie, exemte d'infirmité, la force du corps, l'abondance, la liberté, l'égalité, faiſoient leurs richeſſes : à la honte

des nations les mieux policées, ils étoient heureux; des Souverains, nommés Caciques, choisis par les nations diverses de la Guiane, les gouvernoient; presque tous rendoient hommage à l'Incas d'Epuremie, dont les ayeux, issus du sang qui régnoit au Pérou, étoient venus fonder cet Empire sur les bords du lac de Garime.

Ce lac, enfoncé dans les terres, au centre de la Guiane, roule des flots amers, & entièrement semblables à ceux de l'océan; au nord du lac, dans une belle plaine, s'élève, sur une colline, la grande ville de Manoa, capitale de l'Epuremie, & séjour magnifique des Incas. Toutes les espèces d'animaux, de plantes, de poissons,

que produit leur Empire, ciſelées en or ou en argent, brilloient dans les ſalles de leur palais.

Le bruit de ces tréſors avoit, dès long-tems, frappé les Eſpagnols, déjà poſſeſſeurs du Mexique & du Pérou.

La ville du Soleil fumoit encore des feux qu'avoient rallumés les derniers efforts d'une liberté mourante. Les Eſpagnols, qu'irritoient la ſoif de l'or, déſertoient en foule leur patrie, & inondoient les malheureuſes campagnes de l'Amérique.

L'avarice, le fanatiſme, la rage, monſtres affreux & impitoyables, ſortis de l'infernal ſéjour, couroient, les cheveux eſpars, dans ces triſtes régions, & y exerçoient

les barbaries les plus énormes, ſous les dehors impoſans de la religion & de la gloire : les Caſtillans cruels ravagoient les empires, ſaccageoient & brûloient les villes, & livroient les Souverains à d'infâmes ſupplices. Une foule de leurs capitaines avoit inutilement cherché une route vers Manoa, tous avoient péri dans le ſein des fleuves ou dans les déſerts qu'ils avoient entrepris de traverſer; mais Antoine Berreo, aidé dans ſon expédition par Gonzalo Martines, remontant une branche inconnue du fleuve Eſſequele, ſur des bâtimens légers, avoit ſaccagé Manoa, dont les portes lui avoient été ouvertes par une indigne trahiſon.

C'en étoit fait, & la Guiane

ſubiſſoit pour jamais le joug de la Caſtille, ſi le jeune Zamore, unique rejéton des Incas, rompant ſes fers, & s'arrachant aux ſupplices que lui préparoient les Eſpagnols, ne les eût enfin tous détruits, & ne fût glorieuſement remonté ſur le trône de ſes ayeux.

Ce Prince étoit fils de Nocalis, que les Européens avoient inhumainement maſſacré; le deſir de la vengeance, l'amour de la patrie l'animèrent dans ſon entrepriſe, & le ſoutinrent au milieu des dangers, où il ſembloit devoir ſi évidemment ſuccomber : Zamore n'étoit point encore ſorti des années de l'adoleſcence ; jamais plus heureux naturel, fortifié par une excellente éducation, ne ſe trouva

joint à la figure la plus aimable; généreux, juſte, affable, ſes vertus avoient fait les délices & excitoient les regrets de ſa nation.

Le flambeau de l'himen alloit éclairer ſon union avec une jeune princeſſe Amazône qu'il aimoit éperdument, & dont il étoit également aimé; on la nommoit Coraly; déjà tout étoit prêt pour cette auguſte cérémonie, quand le fer des Caſtillans détruiſit leur empire, & les plongea dans l'eſclavage.

Le ciel, touché de leur malheur, préparoit leur délivrance par la diviſion des deux conquérans de l'Epuremie : les liaiſons étroites ſe forment aiſément dans les malheurs, & s'entretiennent dans les traverſes; mais du ſein

d'une commune proſpérité, naiſſent trop ſouvent les envies cruelles & la haine. Berreo avoit un fils nommé d'Avila, de l'âge de Zamore, chéri, comme lui, de tous les ſiens; libéral envers ſes amis, cruel envers les Indiens, qu'il conſidéroit à peine comme des hommes; ſa fierté, ſa bravoure, faiſoient l'admiration du parti de ſon pere.

La fille unique de Martines avoit ſuivi ſon père dans ſes courſes; on la nommoit Liſe; elle étoit belle, & ſon cœur généreux, étoit ſenſible à la vertu; une pente heureuſe & naturelle vers la bienfaiſance, lui donnoit une juſte horreur des indignités dont ſes yeux étoient chaque jour témoins; ſenſi-

ble à l'honneur & à la vraie gloire, elle ne laiſſoit échapper aucune occaſion de ſoulager les malheureux Indiens abattus ſous le joug Eſpagnol.

Dans le partage qui avoit été fait des priſonniers, le ſort avoit ſoumis Zamore au vieux Berreo, Coraly étoit échue à Martines, qui la faiſoit garder près de ſa fille; Liſe ne dédaignoit point d'eſſuyer les larmes de ſa captive; elle adouciſſoit, de tout ſon pouvoir, l'amertume dont la triſte Amazône étoit nourrie.

La main de Liſe étoit promiſe au fils de Berreo; victime de l'avarice & de l'ambition de ſon père, ſon cœur murmuroit en ſecret contre un engagement qui lui ren-

doit plus odieux de jour en jour l'indomptable férocité d'Avila ; mais ſon devoir le plus preſſant encore ſembloit anéantir ſa haine, & ne laiſſer voir dans ce jeune homme, que l'époux que ſon père lui avoit deſtiné.

La politique avoit formé ces nœuds, l'ambition, la jalouſie les rompirent; Berreo voyoit avec dépit ſon autorité combattue par un collègue qui ne lui cédoit point en férocité. Dévoré du deſir de voir ſon fils ſur le trône de Manoa, il projette de lui faire épouſer Coraly, & de ſe défaire de Zamore qui étoit en ſa puiſſance; des ames vénales s'étoient chargées, ſous l'appât d'une vile récompenſe, de corrompre les trou-

pes que commandoit Martines, il ne reſtoit plus à Berreo qu'à faire entrer ſon fils dans ſon deſſein; d'Avila le prévient, en lui faiſant part de la paſſion qu'il avoit conçue pour Coraly.

Le jour qui ſuivit cette nuit horrible, où la ville de Manoa, noyée dans le ſang, devint le théâtre de la déſolation & du carnage; au milieu des morts & des mourans, d'Avila, que le haſard avoit conduit dans un temple, y rencontra Coraly, que l'on y gardoit; les graces l'avoient ſuivie juſque dans l'abattement & le deſeſpoir où elle étoit plongée; la douleur n'avoit point terni l'éclat de ſes charmes, elle y joignoit cette ex-

preſſion touchante qui diſtingue l'innocence opprimée.

Un ſentiment inconnu ſe fit entendre au cœur ému d'Avila ; pour la première fois, il crut éprouver la pitié, & il s'indigna des larmes qu'il fut forcé de répandre.

Les ordres de Martines emportèrent ailleurs ſon courage & ſes armes ; mais l'idée de l'Amazône le ſuivit en tous lieux : il la revit auprès de Liſe, & accuſa le ſort qui l'avoit donnée au collègue & à l'ennemi de ſon père. Il admiroit le teint de Coraly, où les roſes & les lys ſe confondoient agréablement ; il s'étonnoit de ſa noble fierté, qu'elle conſervoit dans ſes malheurs ; il ſe ſentoit attendri, en

voyant couler ſes larmes; ſes joues, qui en étoient couvertes, peignoient un beau jour de printems, durant lequel un nuage coloré ternit l'éclat du ſoleil, & verſe une douce pluie ſur les feuillages & ſur les fleurs; ſes cheveux étoient artiſtement treſſés avec des plumes, dont les nuances imitoient le pourpre & l'azur; ſes yeux noirs, remplis d'une flamme humide, ſes beaux yeux qui, plus prompts que les éclairs, embraſent tous ce qu'ils rencontrent, étoient couronnés par deux ſourcils de même couleur, ſa triſteſſe & ſa douleur tempéroient ſa fierté. D'Avila la voit chaque jour; la flatteuſe eſpérance, toujours ſi prompte à voler ſur les pas de l'amour, le ſéduit par ſes

trompeuſes amorces, elle excite la flamme qui brûle dans ſon ſein.

Il n'ignoroit point la tendreſſe de Coraly pour Zamore ; il ne pouvoit y ſonger ſans frémir ; la jalouſie ſe joignit à la violence de ſa paſſion, qu'il prenoit ſoin de dérober à tous les yeux ; ſa haine s'enflamme contre ſon rival ; il preſſe ſon père de le faire périr : Berreo, tranſporté de joie de voir ſon fils entrer dans ſes vues ambitieuſes, conſentit ſans peine au ſupplice du jeune Incas. Mais voulant auparavant lui arracher le ſecret des tréſors dont il le ſoupçonnoit d'avoir connoiſſance, il le fit jetter dans un noir cachot, & le jour fut marqué pour abandonner à l'horreur des tortures les plus inouies, le fils des

Rois d'un des plus floriſſans empires du nouveau monde ; déjà la nuit que devoit ſuivre ce jour horrible, avoit enveloppé la terre de ſes ſombres voiles : Coraly, informée par un eſclave du ſort que l'on préparoit à ſon amant ; proſternée aux pieds de Liſe, les arroſoit de ſes larmes.

» Si votre cœur, lui diſoit-elle,
» fut jamais ſenſible à la juſte pitié
» que doivent exciter les plus
» effroyables malheurs, voyez
» ceux qui m'accablent, & l'a-
» bîme profond où je ſuis tombée ;
» réduite à la condition des vils
» eſclaves, une foible eſpérance
» de payer un jour de tous les tré-
» ſors de mon père la liberté du
» Prince que j'adore, m'a re-

» tenue juſqu'à préſent à la lu-
» mière ; mais, c'en eſt fait, Za-
» more, livré à des mains cruelles,
» va laiſſer dans les ſupplices une
» vie où la mienne eſt attachée ;
» d'infâmes bourreaux vont répan-
» dre le ſang le plus auguſte de
» l'univers ; les dieux en ſont té-
» moins, ils le ſouffrent ; & c'eſt
» d'Avila qui, ſous vos yeux, va
» ſe noircir du plus horrible des
» attentats ! Démentirez-vous,
» belle Liſe, cette généroſité qui
» fut juſqu'à ce jour l'ame de vos
» actions ? Vos larmes, que j'ai
» vu couler ſur mon ſort déplo-
» rable, ſont-elles vaines ou ta-
» ries ? Sauvez Zamore ; épargnez-
» moi l'horreur de voir répandre
» ſon ſang ; la gloire de cette ac-

» tion eſt le ſeul prix qui vous » attend ; en faut-il d'autre au » grand cœur de Liſe » ? Senſible à la douleur amère de Coraly, Liſe mêla ſes larmes à celles de l'Amazône infortunée. Les tems ſont biens changés, lui répondit-elle, en ſoupirant ; que je crains, hélas, que mon ſort ne ſoit bientôt auſſi digne de pitié que le vôtre !

Le fier d'Avila a lu dans mon cœur la haine que ſes fureurs & ſes cruautés y ont allumée ; il me craint & me fuit ; le noir ſoupçon, les défiances ſuivent en tous lieux les Conquérans de la Guiane ; inquiets, ombrageux, ils ſont prêts à s'entre-déchirer. N'attendez point de mes prières auprès d'eux,

le ſalut de Coraly : une ſeule voie vous eſt ouverte, employez cet or à faire corrompre les gardes de votre amant, retenu étroitement avec vous en ce lieu, par la crainte d'un père qui porte juſques à moi les défiances dont il eſt troublé ; je ne puis faire davantage.

Ce moyen ne trompa point l'eſpoir qu'en conçut d'abord Coraly : un ſoldat Eſpagnol, enrichi par ſes dons, s'engagea à faire réuſſir le projet ; l'Amazône le chargea d'un poignard, & d'un nœud de quipos (manière d'écrire des Indiens) pour Zamore, où elle ſe hâta de tracer le ſens de ces mots. « Ne pouvant, au prix » de tout mon ſang, t'élever à » un ſort digne de tes vertus, ton

» amante ne peut moins faire que
» de t'arracher à d'infâmes bour-
» reaux ; ne crains point de t'aban-
» donner à la conduite de celui qui
» te remettra ce ſigne de ma ten-
» dreſſe ; ſi les Dieux, ſourds à mes
» vœux, trahiſſent mes eſpérances ;
» s'ils perſévèrent à te fermer tous
» les chemins de la fuite, le poi-
» gnard que je t'envoye, funeſte
» & dernier gage d'un amour qui
» ne finira point, même avec ma
» vie, le poignard, teint de ton
» ſang, te ſauvera du moins de la
» honte du ſupplice ; mille che-
» mins me ſont ouverts pour te
» ſuivre ; ta grande ame n'attendra
» pas long-tems celle de Coraly » !

Éblouis par l'or qu'on fait bril-
ler à leurs yeux, les gardes de

Zamore ne reſiſtent point à une amorce ſi puiſſante; les fers de l'Incas ſont détachés; il arroſe de ſes larmes les dons de Coraly, & il s'apprête à ſuivre ſon garde; il ſe hâte de ſortir de l'enceinte des murs, & s'éloigne, à pas précipités, de la tyrannie de ſes perfides vainqueurs.

Le bruit de ſa fuite ne tarde point à ſe répandre; quatre jours s'étoient écoulés depuis l'inſtant où il fuyoit ſeul au travers des forêts & des précipices les plus affreux. Abattu par ſa douleur, excédé de fatigue, il fut enfin contraint de ſe repoſer ſur le gazon épais qui bordoit un ruiſſeau paiſible dans le fond d'une vallée; au moment où l'aurore, ouvrant

les portes de l'orient, commençoit à peindre les nuages de ſes vives couleurs; aſſis triſtement au pied d'un arbre, & accablé des plus cruelles idées, il contemploit amèrement ſa diſgrace, & le triomphe de ſes ennemis. Son empire détruit par les plus noires trahiſons; les outrages qu'il avoit eſſuyés dans les fers; Coraly qu'il laiſſoit dans l'eſclavage, tant d'objets douloureux envenimoient ſa haine. Un ardent deſir de vengeance dévoroit ſon cœur; ſes yeux ſe fixèrent ſur le lieu où il s'étoit arrêté. Il le reconnut d'abord; & ſe ſouvint de la douceur qu'il y avoit goûtée en y chaſſant avec Coraly.

Lieux charmans! s'écria-t-il;

bois, fontaines, autrefois témoins de ma félicité ! hélas ! vous me revoyez en proie au plus mortel deſeſpoir ! Verds gazons, ſi ſouvent foulés par Coraly, vous l'avez perdue pour jamais ! Mais, faudra-t-il périr ſans être vengé ? Caſtillans féroces, quel eſt votre triomphe & votre gloire ? Abîmé ſous le poids de mon infortune, ne m'eſt-il donc plus permis d'élever mes vœux juſqu'à l'eſpoir de la vengeance ?

Telles étoient les plaintes du jeune & malheureux Incas. Prêt à ſuccomber à la douleur, épuiſé de fatigue & des ſuites d'une maladie aigüe qu'il avoit eſſuyée dans l'eſclavage, il s'endormit. Pendant ſon ſommeil, il crut voir l'image

ſanglante

ſanglante de ſon père; ſon corps paroiſſoit couvert de plaies profondes; des fers, d'une peſanteur énorme, tenoient ſes mains enchaînées; ſon viſage étoit défiguré, pâle & livide, ſes yeux éteints, noyés de larmes; mais, tout-à-coup, prenant un air terrible, il fronça le ſourcil, en levant une peſante maſſue, & ſon regard furieux annonça la vengeance. Zamore dans ſon ſommeil crut entendre ces mots : » Quel tems, » Prince infortuné, quel funeſte » moment pour t'abandonner au « ſommeil; tandis que le corps du » grand Nocalis, celui de ſon au- » guſte épouſe, ceux de tes parens, » de tes plus chers amis ſont éten- » dus ſans ſépulture : Coraly fon-

» dant ſur toi ſeul les reſtes déplo-
» rables des fidèls Epureméens ;
» vois leurs femmes, leurs enfans
» qui gémiſſent : tout abſens qu'ils
» ſont, ils empruntent ma voix ;
» ce ſont eux qui te conjurent
» de les venger.

» Lève-toi donc, mon cher fils,
» va te montrer à tes ſujets errans ;
» relève, par ta préſence & par ton
» exemple, leur courage abattu.
» Affermi ton cœur & devient
» un héros ; les dons que l'amour
» prépare t'attendent glorieuſe-
» ment au ſein de ta patrie ; je vois
» la victoire & la vertu s'unir ; elles
» s'apprêtent à te couronner de
» leur mains triomphantes, dans
» Manoa, ſur les corps expirans
» de tes ennemis terraſſés ».

Zamore à ces mots ſe ſent brûler d'un deſir violent d'exécuter ce grand ouvrage ; l'eſpérance ſe ranime dans ſon cœur ; il tend les bras à cette image, qui diſparoît avec ſon ſommeil. Chere patrie, dit-il, daigne accepter mon zèle ; je ſuis prêt de périr, ou de te délivrer ; dieux tutelaires, j'obéis à vos inſpirations ; guidez mes pas, ſeccondez mon entrepriſe ! Et toi qui porte dans tes mains la juſte punition qui ſuit les crimes, Furie infatigable que cent pieds rapides emportent d'un bout de l'univers à l'autre, divinité terrible, viens, vole à mon ſecours ; ſois la vengereſſe de mon pere & de mon pays, deſolé par ces brigands !

Armé d'un courage invincible,

guidé par l'amour & la fureur, il ſe lève ; il traverſe les plaines, franchit les montagnes, les précipices & les rochers ; rien ne peut modérer l'ardeur qui le conduit dans les lieux les plus inacceſſibles, pour y chercher ſes ſujets échappés au glaive de leurs tyrans.

Il contemple la deſolation effroyable de ce beau pays, & l'inexorable furie des vainqueurs.

Les provinces entières noyées dans le ſang de leurs habitans égorgés ; les Caciques mutilés cruellement, & livrés aux plus affreux ſupplices, pour leur arracher le ſecret de leurs tréſors : la paix, que les traités ont accordée, plus cruelle encore que la guerre, où l'on voit finir ſes maux avec

la vie, des travaux continuels, insoutenables, dans des cavernes profondes, ne peuvent assouvir l'avarice de ces tigres.

La faim, la maladie, les outrages, les coups, font succomber ceux qu'ils ont épargnés. Lassés de vivre dans une crainte continuelle, exposés aux plus horribles tourmens, les Indiens s'abandonnoient au desespoir : c'est peu d'appeller la mort, ils se la procurent par mille moyens divers. Les mères éplorées, serrent dans leur sein les fruits malheureux de leur amour, les arrosent de leurs larmes, en maudissant mille fois leur déplorable fécondité : de la vive effusion de leur tendresse, elles passent aux noirs accès de la

rage ; elles écraſent ſur la pierre ces créatures innocentes, ſe poignardent, & tombent ſur leurs corps palpitans, frappés de leurs propres mains. Les époux, deſeſpérés, leur en donnent l'exemple ; les uns s'élancent du haut des rochers dans la profondeur des abîmes ; d'autres, ſuſpendus à un nœud fatal, implorent les ſecours de leurs enfans pour abréger leur ſupplice ; par-tout on voit la deſolation, le deſeſpoir, la froide épouvante, l'image terrible & ſanglante de la mort. Pénétré du ſort des Epureméens, Zamore s'efforce d'en raſſembler les reſtes déplorables. Eclatante renommée, dont les cent bouches d'airain publient également la gloire des hé-

ros véritables, & la honte des brigands, annonce dans les antres les plus écartés, dans les deserts les plus sauvages, que Zamore, après avoir brisé ses fers, va devenir le vengeur de la Guiane.

L'espérance aussi-tôt se rallume dans les cœurs; les peuples accourent en foule à sa voix; Nocalis n'est point mort, se disent-ils l'un à l'autre, il vit, il respire dans son fils : le noble sang d'Epuremie n'est point tari, il va recouvrer son ancienne splendeur.

A la vue de Zamore, les sentimens les plus tendres se confondent avec la fureur qui les possède, & qui les rappelle au combat; ils jettent des cris perçans, qui s'élèvent jusques aux

Cieux, tous fondent en larmes, étendent vers lui les mains, & ſe proſternent à ſes pieds. Telle eſt la joie que des enfans reſſentent, en revoyant un pere qu'il chériſſent avec tendreſſe, & qu'un mal violent tenoit incliné ſur le penchant du tombeau ! Zamore pleure avec ſes fidèles Epuremeens ; il ne peut ſe raſſaſier des larmes qu'un ſpectacle ſi touchant fait couler de ſes yeux.

Dans les campagnes, ſur les bords des fleuves, dans les habitations nouvelles des Eſpagnols, les eſclaves briſent leurs chaînes, maſſacrent leurs bourreaux, & font périr leurs maîtres dans les ſupplices qu'ils ont eux-mêmes inventés.

Pluſieurs ſont étendus ſur la terre qu'ils ont ravagée; les Indiens les deſaltèrent avec de l'or qu'ils ont fait fondre; ils ajoutent l'outrage au ſupplice, & s'efforcent de les vaincre, s'il ſe peut, en barbarie; mais le ſort des Indiens eſt d'être domptés par les armes des Eſpagnols, & d'être forcés à leur céder encore le prix de la cruauté.

Tandis qu'occupé de ſa vengeance, Zamore parcouroit les retraites ſauvages, qui ſervoient d'aſyle à ſes ſujets diſperſés, Declunigace, père de Coraly, Cacique d'une nation puiſſante ſituée dans les forêts voiſines de l'embouchure du fleuve des Amazônes, ayant appris l'évaſion de

Zamore, fit partir ſon fils Nigace avec des tréſors immenſes pour la rançon de ſa fille; Nigace, ſuivi de l'élite de la jeuneſſe de Carvaca, arriva bientôt à l'armée de Martines, auquel il fit propoſer une entrevue, que le vieux général accorda ſans peine. La jalouſie réciproque de Martines & de Berreo, n'avoit point encore éclaté; tous deux déchirés par la cruauté, l'avarice & les ſoupçons, ils brûloient de joindre de nouvelles richeſſes à la profuſion des tréſors qui avoient couté la vie à tant de miſérables; inquiets, & en proie aux ſoucis dévorans, ils ne connoiſſent point la paix qui naît de l'innocence. Berreo commandoit alors dans Manoa, qu'il

défendoit contre les irruptions fréquentes d'un peuple révolté contre un joug intolérable; Martines tenoit la campagne, & travailloit ardemment à soumettre les villes de l'Épuremie, qui se défendoient encore avec les provinces voisines.

Le jeune & fier d'Avila suivoit le collègue de son père dans ses expéditions; obligé par l'accord qui avoit été fait de déférer en tout au vieux Général, il ne servoit encore qu'en secret les desseins perfides de son père. Il donnoit cependant ses ordres à une partie considérable de l'armée; sa fière intrépidité, sa libéralité, sa jeunesse lui attachoient tous les cœurs qu'éloignoient de Martines une

avarice exceſſive & une ſévérité outrée.

A les ſuivre dans leurs marches, à les voir campés, on eût dit que c'étoient deux armées dont les intérêts étoient différens; ils ſe viſitoient toutefois encore, d'Avila ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans ſe rendre ſous les tentes du Général, où il étoit appellé par ſa tendreſſe : Liſe, dont la foi lui avoit été promiſe, lui ſervoit de prétexte pour voir chaque jour Coraly.

Le bruit de l'arrivée de Nigace commençoit à ſe répandre; Coraly, qui, ſe trouvoit preſque libre, vit l'eſpoir & la joie ſuccéder peu-à-peu aux noirs chagrins qu'elle éprouvoit depuis ſi

long-tems : comme on voit les pleurs de l'aurore & l'haleine des zéphyrs du matin ranimer les couleurs incarnates d'une roſe flétrie par les ardeurs du jour précédent, elle reprend une fraîcheur nouvelle, elle eſt encore le plus bel ornement de la campagne; telle parut Coraly aux premiers rayons de ſa liberté renaiſſante, parée de plumes brillantes, ſelon l'uſage du pays; une riche étoffe brodée d'or & de pierreries lui couvroit la ceinture, & deſcendoit juſques ſur ſes genoux; telles on peint les nymphes errantes dans les vallées ſombres, ou ſe jouant au coin d'un bocage ſur le tapis émaillé des vertes prairies.

Preſſé par l'excès de ſa paſſion,

réſolu de tout tenter, plutôt que de voir évanouir ſes deſſeins par le départ de Coraly, d'Avila crut qu'il étoit tems de lui déclarer les ſentimens que juſqu'alors il avoit tenus comme enſevelis dans le fond de ſon cœur; il la trouva ſeule un jour dans la tente de Liſe, ſon amour ne lui permit point de manquer une occaſion ſi favorable, il s'approche d'elle & ſe jette à ſes genoux.

Jouiſſez, Madame du triomphe de vos charmes; le tems fuit, il s'échappe; il ne permet pas d'uſer de longs détours: ou je ceſſerai de vivre, ou mon ſort uni au vôtre me rendra le plus heureux de tous les hommes.

Les arrêts des deſtins vous ont

promis l'empire de la Guiane ; c'eſt à moi ſeul que l'exécution en eſt remiſe ; régnez ſouverainement ſur l'Epurémie & ſur moi. Ce fer qui renverſa votre trône, va vous y replacer. N'armez point contre moi ces beaux yeux, où régnent les graces & la douceur ; je vous offre dès ce moment & ma main & ma foi ; la mort ſeule pourra rompre le ſerment que je vous fais de n'aimer jamais que vous.

Coraly, étonnée, ne ſavoit que répondre ; ſes yeux lui perſuadoient à peine la réalité d'un tel ſpectacle ; confuſe & hors d'elle-même, elle répétoit dans ſon eſprit ce qu'elle venoit d'entendre, elle baiſſoit les yeux ; le ſilence d'Avila, qui attendoit ſa réponſe, l'encou-

ragea enfin à lui tenir ce diſcours.

Glacée d'un mortel effroi, j'ignore, Seigneur, cè que je dois vous répondre; mais quel que ſoit la rigueur du ſort qui me fit votre eſclave, il ne m'a point aſſez humiliée pour me rendre inſenſible à la honte des outrages: accoutumée à conſidérer en vous un vainqueur terrible, l'aigreur ni les reproches ne m'échapperoient point, ſi vous-même ne m'y forciez par la plus ſenſible des injures: avez-vous oublié qui vous êtes & qui je ſuis? Ne ſongez-vous plus à la haine implacable & immortelle qui nous ſépare?

Quoi! le deſtructeur de ma patrie, l'aſſaſſin de Nocalis oſe me parler de tendreſſe! J'ai vu, je

crois voir encore, vos mains ſouillées de ſon ſang; vous n'ignorez point mes ſentimens pour ſon fils; déterminée à le ſuivre au tombeau, j'ignore s'il vit encore; mais je ceſſe de trembler pour ſes jours. Sa ſervitude, ſa fuite, ſa misère, loin de le dégrader à mes yeux, ne me le rendent que plus cher; la trahiſon qui vous le ſoumit, ſes grandeurs évanouies; voilà les liens indiſſolubles qui lui attachent à jamais Coraly.

Un noble dépit éclata dans ſes yeux après ce diſcours, l'indignation & la douleur ſe peignirent ſur ſon viſage obſcurci par ſes larmes, ſes charmes en devinrent plus touchans. Tel un beau lys, dont la blancheur ne brille jamais avec

plus d'éclat que lorſqu'il eſt enrichi des perles liquides que l'aurore ſe plaît d'y répandre. L'amour opère les plus étonnans prodiges, il s'enflamme par les obſtacles. D'Avila, loin de s'irriter ou de ſe réfroidir par la franchiſe de Coraly, ſentit augmenter la paſſion qui l'aveugloit; il ſe préparoit à lui répondre, lorſque Liſe, entrant avec précipitation, ſe vint jetter au col de ſon amie : ouvre ton cœur à la joie la plus vive, belle Amazône; ton frère eſt en ces lieux; il va payer ta rançon; tu es libre dès ce moment même; tu pourras bientôt le voir, lui parler & le ſuivre.

Libre, interrompit d'Avila, paliſſant de colère; elle l'eſt ſans doute : ſes mains, formées pour

porter un ſceptre, ont été trop long-tems deshonorées par d'indignes liens. Que Nigace, remporte ſon or ; la liberté d'Ulijenne, le ſoin de ſa grandeur, ne regardent ſeul; & j'y cours.

Il s'élance auſſi-tôt, en laiſſant Liſe dans une ſurpriſe inexprimable. Sauvez moi, lui dit Coraly, d'un orage furieux qui me menace : ſaiſie de la plus juſte frayeur, ma ſeule eſpérance eſt en vous. Elle lui raconta enſuite ce qui venoit de ſe paſſer. Liſe, conſternée par ce récit, eſt prête à s'évanouir entre les bras de ſon amie. Incertaines toutes deux ſur le parti qu'elles ont à prendre, éperdues, & hors d'elles-mêmes, elles s'abandonnent à la triſteſſe la plus

profonde; leurs ames abattues & conſternées ne s'expriment l'une & l'autre que par leurs ſanglots.

Tandis qu'elles accuſoient la trahiſon & l'audace de ce guerrie, il ſe couvroit précipitammen de ſes armes; il endoſſe ſa cuiraſſe, enrichie d'or & brillante de pierres précieuſes; il couvre ſa tête d'un caſque doré, dont les crins ſe déploient en ondes au gré du vent. Le couroux qui bouillonne dans ſon cœur, s'annonce ſur ſon viſage; il charge ſon bras gauche de ſon bouclier, de la droite il prend la lance, & court au lieu où Martines attendoit Nigace.

Le jeune Cacique parut bientôt à la tête de tous les ſiens; la candeur, la fidélité, confondues

avec ſes graces, éclatoient ſur toute ſa perſonne; il tenoit en main deux javelots, un Indien portoit à côté de lui ſon arc & ſon carquois; ſon air ſimple, qui reſpiroit cependant la dignité & la nobleſſe, attira les regards de tous les Eſpagnols, qui ſe preſſoient pour le voir : quels furent leurs tranſports quand ils apperçurent l'immenſe profuſion d'or & de pierreries que Nigace avoit apportée ! l'avide Martines ne diſſimulant point ſa joie, ſe préparoit à enlever ces tréſors & à rendre Coraly; mais d'Avila, tranſporté par ſon aveugle paſſion, s'oppoſe au deſſein de ſon Général; il avance, la fureur peinte dans les yeux : ſa démarche menaçante,

ſes regards farouches inſpirent la terreur : Je ſuis prêt, dit-il à Martines, de tout tenter ſi l'on enlève Coraly. Des raiſons d'état, des ordres ſecrets de mon père s'oppoſent à ſa liberté : cet or, que vous regardez comme le prix de ſa délivrance, vous appartient-il? N'eſt-il pas le juſte ſalaire de notre ſang répandu ? Quoi ! un ſeul homme, entraîné par ſon avarice, pourra recueillir le fruit de nos peines & de nos travaux : des tréſors, infiniment plus conſidérables que ceux de Nigace, ſont gardés ſous ma tente, je les abandonne aux ſoldats; mais je prétends garder Coraly; & pour la ravir, voilà le ſein que vous devez percer, & le ſeul chemin que vous devez prendre.

Martines, ſans s'étonner, repouſſa l'inſulte par le mépris. La jeuneſſe téméraire & les emportemens d'Avila ne lui ſemblent point à craindre. Un ſourire amer, un coup-d'œil inſultant, ſont toute ſa réponſe; il commande que l'on amène Ulijenne pour la remettre entre les mains de ſon frère. Mais d'Avila, les yeux enflammés d'un violent dépit, frappe d'un coup de ſa lance redoutable, la terre qui en gémit. La diſcorde & la fureur ſemblent s'élancer de ſon ſein ébranlé. On court aux armes, on s'écrie; les courtiſans d'Avila embraſſent ſa défenſe, & s'apprêtent à fondre ſur les troupes de Martines, & ſur les Indiens du jeune Cacique : on en vient aux mains;

l'air s'enflamme, le plomb part, les flêches volent; la mort, ſous mille formes hideuſes, vole de rang en rang. Les antres des montagnes & les échos effrayés, retentiſſent, & annoncent au loin, aux Indiens fugitifs, les fureurs civiles & les nouveaux crimes de leurs vainqueurs. Au milieu de ce tumulte horrible, Liſe, déchirée des plus mortelles alarmes, preſſe Coraly de s'échapper: que ce ſpectacle abominable, lui dit-elle, devroit avoir pour vous de charmes, ſi la ſuite de cette nouvelle cataſtrophe ne vous devoit ſoumettre à un nouveau tyran : prête à expirer de la douleur dont tous mes ſens ſont ſaiſis, j'oſe vous conjurer encore de ſonger à vous. Profitez

de

de l'aveugle rage où ſe livrent les conquérans du monde; fuyez de ces lieux habités par le crime & l'horreur; allez & que le ciel vous protege & vous faſſe un ſort digne de vous.

Des ſanglots étoufferent ſa voix; Nigace ſuivi de ſes Indiens, pénétra dans ce moment juſqu'à la tente où elle étoit gardée; il ne perdit point de temps à gémir vainement de ce deſaſtre. Il remet entre les mains de ſa ſœur un large coutelas qu'il vient d'arracher, avec la vie, à un ſoldat d'Avila. Viens, lui dit-il, te ſecourir toi-même; viens, ſuis moi, montrons à ces perfides, quels ſont ceux qu'ils veulent outrager encore; ne perdons point l'inſtant déciſif

de la liberté par des larmes, volons à la victoire ou à la mort.

Coraly essuyant ses pleurs, embrasse Lise sans lui parler, ferme les yeux aux périls; & transportée d'une juste fureur, elle fond comme une lionne sur les ennemis; Nigace environné des siens, la suit au milieu d'un déluge horrible de flêches & de balles.

L'étonnement s'empare des Espagnols, acharnés les uns contre les autres. Nigace & sa sœur, profitant de leur trouble, s'ouvrent un passage au travers de leurs bataillons. Mais suivis d'un petit nombre d'Indiens, échappés au combat, ils s'apperçoivent que la victoire étendant ses aîles, ne flotte plus entre les deux parties.

Ils la voyent s'arrêter ſur les armes d'Avila à qui rien ne réſiſte; ils s'éloignent alors, réſolus de conſerver leurs vies & leur ſang pour la vengeance de Zamore : Pourſuivis par d'Avila, qui tel qu'un torrent impétueux franchit l'eſpace des campagnes, ils tournent leurs pas vers un pont conſtruit par Nigace, ſur une rivière dont la rapide violence rouloit des rochers entiers dans ſes bouillons écumans. Déja le jeune Cacique étoit paſſé avec une partie des ſiens : Coraly alloit mettre le pied ſur ce pont, conſtruit de cables & de cordes treſſées, lorſqu'une pierre énorme, arrachée par la violence des flots, entraîna les cables qui ſoutenoient encore quel-

ques Indiens, qui furent à l'inſtant engloutis dans le torrent.

Martines au deſeſpoir, fuyoit auſſi de ce côté avec les débris de ſon armée ; ſon ſang qui ſe perdoit par ſa bleſſure, lui cauſa une foibleſſe qui le contraignit de s'aſſeoir au pied d'un arbre, & d'y attendre la vie ou la mort de la volonté du vainqueur.

Liſe, à ces triſtes nouvelles, remplit l'air de ſes cris, s'arrache les cheveux & ſe meurtrit le ſein ; elle vole au lieu où ſon père perdoit tout ſon ſang ; elle y arrive en même-temps que d'Avila, qui frémiſſant de la fuite de Coraly, accouroit avec toute l'ardeur que lui inſpiroit le deſir furieux de ſe venger.

Liſe, emportée par ſa tendreſſe pour ſon père, ſe jette aux genoux d'Avila : Cruel, lui dit-elle, en voyant les pleurs que ſa rage lui faiſoit répandre, & qu'elle attribuoit à ſes regrets ! un inſtant me reſte encore à vivre, ne détourne point tes yeux d'une fille infortunée, dont la main te fut promiſe, & que tes crimes font deſcendre au tombeau ; reſpecte celui qui te chériſſant comme ſon fils, élèva ſi tendrement ton enfance. C'eſt le ſang de ta patrie que tu vas répandre ; plonge plutôt ce fer meurtrier dans mon ſein ; celui du héros que tu veux frapper, ainſi que le mien, ſont ſans défenſe !

Sa douleur exceſſive ne lui permit point d'en dire davantage ;

d'Avila la repouſſe, le coupable d'Avila les yeux ardens, déchiré par des remords qu'il rejette, troublé par un tranſport qui l'aveugle ſur l'ancien ami, ſur l'aſſocié de de ſon père, d'un coup terrible de ſa hache d'armes, il lui fend la tête. Il a honte de tremper ſa main dans le ſang de Liſe, évanouie à ce coup cruel; mais il veut qu'on l'abandonne dans la ſolitude des déſerts aux caprices de la fortune.

Il monte à cheval, ſuivi de tous les ſiens, & il court ſur les traces de Coraly.

L'Amazône étoit entrée dans un bois, où elle marchoit ſans tenir de route certaine. Les Eſpagnols qui ſe répandoient, jugèrent aiſé-

ment que la Princeſſe ne pouvoit être éloignée. Enveloppée, en effet, de tous côtés, elle s'étoit retirée au fond d'un vallon, réſolue à ſe donner la mort, dès l'inſtant où elle auroit perdu toute eſpérance d'échapper.

Déja une bande de ſoldats s'approchoit du fort qui lui ſervoit de retraite; elle invoquoit les Dieux protecteurs de la Guiane & ſon Amant. Le deſeſpoir commençoit à s'emparer de ſon cœur, lorſque du milieu d'une chaîne de rochers, couverte de buiſſons & de ronces, elle crut entendre prononcer ſon nom : Surpriſe, elle s'arrête, & la même voix répète diſtinctement le nom de Coraly ?

Qui m'appelle, s'écria la Prin-

ceſſe ; quel être ſecourable eſt touché de mes maux ? Les Dieux lui répondit-on, ne ſont pas toujours inexorables ; approchez & profitez de l'aſyle qu'ils vous offrent.

Coraly avançant quelques pas, apperçut ſous un buiſſon une ouverture ſi baſſe & ſi étroite, qu'elle lui parut la retraite de quelque bête féroce ; réſolue à tout éprouver, plutôt que de tomber dans les perfides mains d'Avila, elle n'héſite point à s'introduire dans cette caverne, dont une groſſe pierre referme incontinent l'entrée. Zamore ne ſavoit point qu'alors Coraly, plutôt que de manquer à la foi qu'elle lui avoit jurée, s'expoſoit avec joie au péril d'être déchirée des lions ou des tigres ;

il continuoit à raſſembler ſes ſujets vagabonds : l'eſpérance de ramener le carnage & l'effroi, chez les gardiens odieux de ſon Amante, & les deſtructeurs de ſon Empire, le ſoutenoit dans ſes fatigues & ſes travaux.

Pluſieurs Capitaines Eſpagnols, qui ravageoient ſes Provinces ſous l'autorité de Berreo, avoient péri par l'effort de ſon courage ; mais trop foible encore pour ſoutenir longtemps l'attaque & la furie des Caſtillans, qu'un métal impénétrable mettoit à couvert des coups de ſes Indiens ; & qui de toutes parts fondoient ſur lui ; il ſongea à emprunter le ſecours des peuples, dont les forêts qui bor-

dent le fleuve immenſe des Amazônes ſont remplies.

Il ouvrit ſon deſſein à Caſabiel, homme dont la prudence, la fidélité & le zèle lui étoient connus. Vous deſcendrez, lui dit-il, le long du fleuve, pour repaſſer à Carvaca. Peignez à Dececlunigace mes beſoins & le malheur cruel de ſa fille, toujours détenue dans l'eſclavage; allez mon cher Caſabiel, j'attends mon ſalut de votre diligence & de vos ſoins.

Caſabiel, prêt à partir, ſuit ſon maître dans un temple ſouterrain de Pachemac, dont les prêtres du ſoleil ſeuls, & les Incas avoient connoiſſance.

Pachemac eſt le nom ſous lequel

ils deſignent le ſoleil, que ces peuples regardent comme l'auteur & l'arbitre du monde; ils ſe dérobent pendant la nuit du camp, pour aller invoquer le ſecours de cet être, qui ſelon les Epuréens, faiſoit la deſtinée de leur empire.

Aucun Indien ne les ſuivit dans ce voyage; le ſang humain, celui même des animaux ne coula point dans le ſacrifice qu'ils offrirent; des vœux ſincères & purs, s'élevèrent ſur la fumée des parfums, & pénétrerent juſqu'aux Dieux qui les reçurent favorablement.

Coraly en éprouvoit alors les faveurs & les bontés : elle étoit entrée dans cette caverne affreuſe, qu'elle conſidéroit comme ſon tom-

beau, à la foible lumiere qu'une fente de rocher laiſſoit pénétrer dans ce ſéjour terrible; elle entrevoit un homme auprès d'elle: Qui êtes vous, lui dit Coraly; qui vous a chargé du ſoin de veiller ſur mes jours?

Je ſuis, répondit cet homme, un ſujet fidele de Zamore, prêtre de Pachemac; la garde des tombeaux ſacrés de nos ſouverains m'eſt confiée; j'ai vu le péril qui vous menaçoit, & j'ai rendu graces aux Dieux qui m'envoyoient pour vous ſecourir. Zamore n'eſt point éloigné, daignez me ſuivre; la loi inviolable de ces lieux conſacrés au ſilence, me défend de vous en dire davantage.

Les yeux de Coraly, diſcer-

noient au milieu de l'obſcurité, qui l'environnoit, une voûte immenſe, taillée dans le roc, au-deſſus d'un terrein qui alloit en pente. Elle apperçut dans le lointain, une lueur pâle, peu différente des feux errans dans les ombres de la nuit. Elle ſuit ſon guide & avance avec intrépidité, dans l'horreur des ténèbres, vers cet aſtre ſouterrain. La nuit profonde qui rempliſſoit ce triſte ſéjour; le ſilence éternel de cette vaſte ſolitude, la glace d'effroi, & lui font croire qu'elle eſt deſcendue dans l'empire de la mort; elle règnoit en effet dans ce lieu funèbre : l'Amazône arrive près de cette lampe, dont la flamme tremblante réfléchie ſur un lac, formoit une lueur

plus effrayante que la nuit même: à cette affreuſe lumière, elle diſcerne une multitude de tombeaux, conſtruits le long des eaux dormantes du lac; elle comprit alors qu'elle étoit dans le ſouterrain qui ſervoit à la ſépulture des Incas. Leurs ombres vaines, ſembloient reſpirer encore un reſte de majeſté dans cet aſyle de la mort.

Coraly ſe proſterne pour adorer les mânes des ayeux illuſtres de ſon prince. Un tombeau vuide & récemment élèvé s'offre à ſes regards. Les armes du malheureux Nocalis y étoient ſuſpendus au haut d'un trophée, compoſé de dépouilles Eſpagnoles.

La main de Zamore lui parut ſeule empreinte dans cet ouvrage;

un poignard enrichi de pierres précieuſes, étoit poſé ſur le tombeau; elle le reconnut avec ſurpriſe, pour celui qu'elle avoit envoyé à ſon amant; elle le reprit auſſi-tôt en l'arroſant de ſes pleurs : « Ne » t'irrite point, dit-elle, cher » ombre, ſi j'ai voulu plonger ce » fer dans le ſein de ton fils, » je le reprends pour ſervir à ta » vengeance; ombre illuſtre & » ſanglante, ouvre le ſein de la » terre; arme toi pour notre dé- » fenſe; rend moi du moins ton fils, » triſte, mais précieux reſte de ton » ſang; que nos tyrans apprennent » qu'il vit encore; que vengé par » nos mains, tu puiſſe recevoir un » jour de tes glorieux enfans les » plus magnifiques offrandes ».

Elle s'éloigne en achevant ces paroles : après quelques momens, elle crut entendre les voix de quelques perſonnes qui ſembloient s'entretenir ; elle fixa ſes regards ſur un autel, où brûloit une flamme éternelle & ſacrée ; un vieillard vénérable étoit à genoux devant cet autel, il avoit à ſes côtés un jeune Indien.

La nobleſſe & la fierté brilloient ſur ſon front, où règnoit encore la douceur des graces de ſa tendre adoleſcence ; ſes cheveux étoient noués négligemment, & il s'appuyoit ſur ſa lance. Frappée de ce ſpectacle inattendu, Coraly reſtoit immobile, en proie aux mouvemens divers dont elle étoit agitée ? Eſt-ce là l'ombre de Za-

more, dit-elle à ſon guide? D'où m'eſt-t-il donné de retrouver dans ce ſéjour d'horreur, le héros dont l'image eſt gravée ſi profondement dans mon cœur? Au défaut de mes yeux, mon cœur me dit aſſez que c'eſt lui-même; tel qu'un éclair qui fend la nue, elle vole auſſi-tôt vers ſon amant; elle ſe jette à ſon col, & ne peut lui exprimer ſa joie que par l'abondance de ſes larmes. Saiſi de cette apparition ſubite, Zamore jetta un grand cri; un plaiſir exceſſif & ineſpéré a quelquefois les ſymptômes cruels d'une affliction ſans bornes; ces deux amans entraînés par un torrent de joie, ne purent y réſiſter; tous deux tombèrent évanouis, étroitement ſerrés, &

tous deux crurent toucher au dernier inſtant de leur vie.

Coraly, la première reprenant ſes eſprits, ſe releva; la confuſion & l'aimable pudeur étoient peintes ſur ſes joues. Eſſuyant les larmes qui couloient de ſes yeux avec abondance, elle interrogea alors Zamore ſur le ſort heureux qui les réuniſſoit. Mais à peine avoit-il commencé le récit de ſes aventures, qu'elle même l'interrompoit pour lui apprendre les ſiennes : Zamore les yeux fixés ſur elle, craignoit de perdre le moindre regard de ſon Amante; il ſe laiſſoit éblouir par les traits enflammés, qui partoient de ſes beaux yeux au travers de la nuit. Semblables aux rayons du ſoleil qu'on voit

étinceller au milieu d'une épaiſſe nuée, enivrés l'un & l'autre du plaiſir ineſperé qu'ils éprouvoient mille fois, ils ſe ſerrerent dans leurs bras, & ſe prodiguerent les plus tendres careſſes. Caſabiel, témoin de cette ſcène touchante, remercioit les Dieux & imploroit leur ſecours ; il fit ſortir ces deux Amans de ce lieu redoutable, par une ouverture pratiquée dans une grotte, qui donnoit ſur le bord eſcarpé d'une rivière, large & profonde. Un canot les attendoit; ils ſuivirent quelques-temps le cours de la rivière, pour s'éloigner de cette plage infeſtée par leurs ennemis.

S'étant enſuite approchés du bord, Caſabiel s'éloigna & dirigea

ſa marche vers le fleuve Negro, pour aller ſoulever ſur les rives les alliés de ſon maître. Nos deux Amans, reſtés ſeuls, prirent le chemin de leur camp, & entrerent dans une épaiſſe forêt, au commencement de la nuit. Le ciel qui d'abord étoit ſerein, ſe couvrit d'affreux nuages, qui s'étendirent ſur l'horiſon; les vents déchaînés, portant dans leurs flancs la foudre & la tempête, remplirent la forêt d'horribles mugiſſemens; le tonnerre tombant du milieu des nuées, répandoit au loin une lueur funeſte & ménaçante, mille fois plus terrible que les ombres les plus triſtes & les plus lugubres. Dans ce deſordre affreux, Coraly, à qui le ſort de ſon frère cauſoit les plus

vives inquétudes, ſentit redoubler ſes allarmes : Tout, juſqu'aux élémens, dit-elle, en verſant des pleurs, tout a conſpiré notre perte ; les Dieux courroucés nous pourſuivent juſques dans les deſerts où nous a pouſſés leur barbarie ? Ils voyent, hélas ! le fond de mon cœur ! Ils ſavent pour qui je les implore. Quoi, dit Zamore, en l'interrompant, Coraly ſe laiſſe abattre par un effet naturel, qui de lui-même ſe diſſipe & s'évanouit ! Il achevoit à peine ces mots, qu'à la lueur des éclairs, il apperçut des Indiens de la ſuite de Nigace. Ravis de rencontrer Coraly, qu'ils cherchoient avec ardeur depuis le moment où ils en avoient été ſéparés, ils lui appri-

rent que ſon frère, n'étoit point éloigné.

Les Eſpagnols avoient quitté leur camp & le lieu fatal qui fumoit encore de leur ſang, répandu par leurs fureurs civiles ; d'Avila laſſé de ſa recherche inutile, étoit ſorti du bois, & avoit pris, avec toutes ſes troupes, le chemin de la forêt d'Exara : il ſe flattoit d'y rencontrer Coraly. Nigace, par un excès de tendreſſe pour ſa ſœur, avoit repaſſé le torrent preſque à la vue de ſes ennemis ; il avoit longtemps erré dans le bois, où il l'avoit vue chercher un aſyle ; il avoit porté ſon audace, juſqu'a retourner ſur les débris fumans du camp Eſpagnol ; il y avoit rencontré la déplorable

Liſe, accompagnée de ſes femmes & de quelques ſoldats attachés à ſont ſort.

A l'aſpect des armes Eſpagnoles, la furie des Indiens ſe rallume; ils brûlent de ſe baigner dans le ſang; Liſe s'évanouit aux cris de ſes malheureux ſoldats que l'on égorge; Nigace la reconnoît & fait ceſſer le carnage.

Vous connoiſſez peu, dit-il, à ſes gens, quels ſont ces malheureux que vous immolez à votre vengeance : Cette jeune Européenne qui ramaſſe autour d'elle les triſtes débris de ſa fortune, loin d'applaudir aux barbares qui ont fait de notre continent une affreuſe ſolitude, déteſte leur cruauté; j'ai vu ſon cœur s'attendrir ſur le ſort

de Coraly, j'ai vu des larmes ſincères couler de ſes yeux; modérez la fureur qui vous tranſporte, & ſachez diſtinguer l'innocence de la tyrannie.

A ces ordres, qui furent ſuivis d'une prompte obéiſſance, Nigace vole au ſecours de Liſe, la relève entre ſes bras, glacée de frayeur. Elle ouvre les yeux à la lumière; mais ſe ſentant preſſée par le jeune Cacique, & craignant de rencontrer un vainqueur ſanglant & furieux, elle les referme auſſitôt en appellant la mort.

Banniſſez, lui dit alors Nigace, l'épouvante dont votre ame généreuſe eſt ſaiſie! nos cœurs formés pour la vertu, pourroient-ils être inſenſibles à la beauté, à la bienfaiſance

faiſance malheureuſe & outragée? Vous voyez! vous entendez le frère de Coraly ; votre main a eſſuyé ſes larmes, nous béniſſons le Ciel qui nous envoie pour tarir les vôtres.

Les Dieux nous celent encore le ſort de votre amie; vivez pour la revoir bientôt rendue à nos deſirs, ou du moins pour partager avec nous la douleur de ſa perte.

Les ſentimens d'une ame généreuſe & bienfaiſante, ſe peignent dans les yeux de ceux qu'elle anime, rien ne peut contrefaire la candeur & l'ingénuité, attachées à la véritable vertu ; Liſe, raſſurée, crut entrevoir ſur le front de Nigace, ces dons heureux qui viennent du Ciel & qui ſont refuſés

au commun des hommes; elle conſidéroit attentivement l'air majeſtueux & fier du Cacique, confondu avec les graces & la douceur.

Je vois, s'écria-t-elle, enfin, je reconnois les traits de Coraly, j'entends le ſon de ſa voix? Mais hélas! ſeroit-il poſſible que le Ciel me l'eût ravie! ſa main ne me ſoutiendra pas dans ma chûte effroyable! je ne dépoſerai point mes douleurs & mes larmes dans ſon ſein! Dieu tout-puiſſant! écartez ce funeſte préſage! que Coraly vienne fermer mes yeux, prêts à s'éteindre; la mort me paroîtra douce entre les bras d'une amie, qui me fut & qui me ſera toujours ſi chère!

Les Eſpagnols qui venoient

d'éprouver l'humanité de Nigace, ſe raſſembloient autour de Liſe, & lui perſuadèrent aiſément, que le ſeul parti qui leur reſtoit à prendre, étoit de ſuivre leur libérateur.

Le Cacique cependant, diviſa ſes Indiens en pluſieurs troupes, & il leur ordonna de chercher par différentes routes les traces de Coraly. Une de ces troupes la rencontra, accompagnée de ſon amant. Ils lui apprirent ces événemens, qui ſe confirmant dans le moment même, firent ſuccéder une joie parfaite aux allarmes. Le Ciel avoit repris ſa ſérénité; l'aurore diſſipant les ténèbres & les nuages, annonçoit un beau jour; les embraſſemens les plus doux, vifs & ſincères épanchemens de la

nature, succèderent aux cruelles inquiétudes ; les paroles de Zamore n'exprimoient que foiblement la joie qu'il reſſentoit de revoir le frère de Coraly ; mais au nom de Liſe, Coraly attentive, s'empreſſe de voler à elle ; l'Eſpagnole étoit couchée triſtement ſur le gazon, défigurée par ſes propres maux ; la pâleur de la mort couvroit ſon viſage ; ſes yeux étoient éteints & mourans ; abîmée dans la douleur, elle reconnut à peine Coraly.

La généreuſe Amazône, n'entreprend point d'abord de la conſoler, elle mêle ſes larmes aux ſiennes & ne lui parle de ſes malheurs, qu'en peignant le ſentiment le plus tendre & le plus

touchant ; peu-à-peu, les ſoins de Zamore, les empreſſemens de Nigace, font entrer une ſorte de conſolation dans ſon ame affligée : Uniſſez vos douleurs à nos reſſentimens, lui diſoit l'Inca d'Epuremie? Oubliez le pays qui vous vit naître, & que vous ne devez plus chérir. La vertu, la généroſité ne ſont point bannis de nos climats ; ne penſez aux traîtres & aux ingrats qui vous ont perdue, que pour leur préparer par nos mains le châtiment de leurs crimes & de leurs trahiſons.

A ces paroles, Liſe ne répond que par ſes gémiſſemens ; les larmes inondent ſes joues : mais ſon courage abattu, ſemble ſe relever

enfin par l'eſpoir d'être vengée : elle conſent à vivre à ce prix. On ſe met en marche, bientôt on arrive à l'armée d'Epuremie. Elle étoit alors campée dans un lieu nommé Aſſagnan, ſitué dans des montagnes inacceſſibles & de toutes parts environnées d'épaiſſes forêts ; la renommée avoit pris ſoin d'y annoncer le retour de Zamore & l'arrivée prochaine de Coraly.

Les chefs des Indiens, réfugiés dans cette fortereſſe, ſortirent au-devant de leur ſouverain : on entendoit au loin les acclamations de tout le peuple ; une foule d'enfans de l'un & l'autre ſexe, accoururent en danſant au ſon des inſtrumens champêtres, ap-

portant à Coraly des préſens de fleurs, de fruits, d'oiſeaux & de toutes les ſortes de raretés que produit la contrée.

Laſſé d'une recherche inutile & pénible, d'Avila étoit cependant retourné dans Manao; le vieux Berreo, inſtruit de l'attentat de ſon fils, qui affermiſſoit dans ſa main le ſceptre de la Guiane, par la perte d'un odieux rival, ne put modérer l'impatience qui le tranſportoit; il ſortit, au-devant de lui, & le conduiſit comme en triomphe dans ſon palais.

La joie qui naît des forfaits eſt paſſagère, elle n'affecte que la ſuperficie du cœur; la triſteſſe profonde à laquelle ſe livroit d'Avila, empoiſonna le plaiſir que ſe pro-

mettoit Berreo du retour de ſon fils. Si la pente vers le crime eſt ſi naturelle à l'homme, qu'il le reſpire en naiſſant, pourquoi la jeuneſſe ne le commet-elle qu'avec crainte, & jamais avec impunité? Elevé dans les préjugés cruels de ſon pays, où l'on croit honorer le Père commun des hommes, en égorgeant ſes enfans, aveugles ou égarés, d'Avila, dès ſon premier âge, avoit vu couler ſans émotion, le ſang innocent des Indiens: mais celui de ſes compatriotes s'élève contre lui; par-tout il voit l'ombre ſanglante de Martines, qui ſe préſente à ſes yeux & lui reproche les ſoins qu'il prit de ſon enfance. L'image de Liſe, expirante, au fond d'un deſert, de faim, de

misère ou de regrets, revient ſans ceſſe à ſon eſprit; déja la noire furie dont les mains armées de ſerpens & de douleurs ameres, ſont les terribles vengereſſes des crimes & du ſang; ce monſtre dont la préſence inſpire l'horreur & l'effroi, s'eſt emparé de ſon cœur. Dans l'émotion qui le trouble, il ſoupire, il gémit, il ne peut ſe ſéparer du ſerpent qui lui ronge le ſein, ſon amour furieux & deſeſpéré achève ſon ſupplice. Rempli de l'idée de Coraly, il lui ſemble qu'elle ſeule pourroit rendre la ſérénité à ſon ame obſcurcie par tant de nuages.

Il la voit, il lui parle, il s'enfonce dans les plus ſombres ſolitudes; dans ſa douleur on l'entend

rugir comme un lion bleſſé ; ſouvent ſon Père en l'embraſſant, lui dit, Malheureux d'Avila, quel genre de fureur te poſsède ! Modere les tranſports qui te font périr ! Ses amis empreſſés, ne ceſſent de le conſeiller de ſonger à éteindre une flamme ſi funeſte.

Son cœur ſe ferme à des avis ſi ſages ; muet, les yeux égarés, il fuit la clarté du jour, & cherche envain dans la profondeur des ténèbres à s'échapper à ſoi-même ; une noire triſteſſe le dévore ſans ceſſe, & ſa fureur qui le ſuit en tous lieux, ſans lui donner de relâche, nourrit d'amertume tous les inſtans de ſa vie coupable.

Raſſemblés par l'intérêt commun de leur vengeance, par leurs

vertus & par l'heureuſe ſympathie qui unit les cœurs généreux, nos illuſtres fugitifs s'étoient retirés dans des montagnes inacceſſibles.

Ils attendoient avec impatience le retour de Caſabiel, & les ſecours qu'ils ſe promettoient de ſes négociations. Après tant de malheurs, l'Inca d'Epuremie & Coraly ſe trouvoient rejoints; ſe voir, s'aimer, ſe le dire, le répèter pour le jurer encore; de ſi tendres momens rempliſſoient les premiers jours de cette réunion.

Plaiſirs enchanteurs, inſtans délicieux que l'on ne peut décrire, qu'il faut avoir ſenti pour comprendre, par quelle fatale deſtinée vous manque-t-il toujours le principal caractère du bonheur? La

ſolidité ! Les réflexions cruelles, diſſipèrent le charme de ces premiers momens ; le ſouvenir du paſſé, un avenir obſcur, une guerre douteuſe, mais néceſſaire, dont pouvoit renaître les plus affreux malheurs ; ces conſidérations jettèrent le trouble dans l'ame de ces jeunes amans.

Liſe, de ſon côté, gémiſſoit ſur ſa cruelle deſtinée. Le ſilence de la nuit étoit ſouvent interrompu par ſes plaintes douloureuſes ; l'aurore en ſe levant la trouvoit dans les mêmes regrets.

Zamore & Coraly s'efforçoient envain de diſſiper la douleur dont elle étoit conſumée ; mais rien n'égaloit les ſoins de Nigace, pour faire entrer la conſolation dans

cette ame, conſternée par de tels revers. Bientôt un ſentiment inconnu, que le jeune Cacique ſe plaiſoit à confondre avec la pitié, ſe fit entendre à ſon cœur ; les yeux languiſſant attachés ſur la triſte Liſe, il la conſidéroit avec une attention mêlée de plaiſir, de tendreſſe & de douleur ; quelquefois il détournoit les yeux avec une ſorte de timidité, puis il les ramenoit ſur la jeune Eſpagnole ; ſon image inceſſamment préſente, le ſuivoit en tous lieux ; il la voyoit dans ſon ſommeil ; rempli de ſon idée à ſon réveil, il ſoupiroit & brûloit d'impatience de la revoir ; il connut enfin l'amour & ſentit que ſon bonheur dépendoit de rendre Liſe ſenſible.

Livrée à ſa douleur, elle ne s'allarme point de la paſſion de Nigace; elle ne pouvoit voir ſans reconnoiſſance un Prince généreux, à qui elle devoit la vie. Elle écoutoit ſes diſcours, dictés par la ſimple nature, & animés par le feu de la vive jeuneſſe; elle crut pouvoir les entendre toujours ſans péril; elle ignoroit, hélas! que les ſentimens les plus triſtes, la douleur la plus profonde n'occupent jamais tellement un cœur, qu'il n'y reſte encore place pour l'amour. Nourrie près d'un père, dur, ſévère, avare, deſtinée par lui à un jeune audacieux qu'elle avoit toujours abhorré, l'amour déguiſé ſous la forme de la reconnoiſſance, lui peignoit le bon-

heur qu'elle avoit eu dans ſes deſaſtres de rencontrer une nation qui lui offroit un ſi doux aſyle; ſon ame timide n'oſoit encore s'avouer à elle-même, la raiſon du ſoulagement qu'elle trouvoit à ſes chagrins ; mais cette raiſon qu'elle craignoit de développer, commençoit à agir ſecrettement dans les replis les plus cachés de ſon cœur; elle étoit le motif de la conſolation qu'elle éprouvoit. La langueur, la joie, la triſteſſe agiſſoient tour-à-tour ſur elle, & ſe peignoient l'un après l'autre ſur ſon viſage.

Cependant, Nigace n'oſoit plus rompre que par ſes ſoupirs, le ſilence cruel que Liſe lui avoit impoſé : ſouvent il s'efforçoit de

retenir ſes pleurs; mais bientôt un torrent couloit de ſes yeux. Une autrefois, il s'approchoit de Liſe, & ſe jettoit à ſes genoux; ſes diſcours étoient contraints, embarraſſés, ſans ſuite; Liſe les yeux humides, s'échappoit auſſitôt, & s'efforçant d'arracher le trait fatal qui la déchiroit, elle ne faiſoit que l'enfoncer de plus en plus dans ſon ſein? Malheureuſe Liſe, s'écrioit-elle, que tu ſais mal diſſimuler! tes diſcours, ton ſilence, tes larmes te trahiſſent; le feu, la pâleur qui couvre tour-à-tour ton viſage, n'annoncent que trop, un ſecret que tu devrois enſevelir dans un éternel oubli! Mais que Nigace étoit éloigné de connoître ſon bonheur! Envain, Coraly qui

avoit pénétré le ſecret de Liſe, s'efforçoit de le conſoler; il ſoupiroit amèrement; une pâleur mortelle avoit flétri ſon front; ſon amour né dans les champs de l'horreur & du carnage, ſembloit ne ſe nourrir que d'amertumes & de douleur. Il eſt un terme à toutes les traverſes; il ne faut que ſavoir ſouffrir; l'amour joint à la vertu, doit enfin être heureux. La franchiſe & la ſincérité de Nigace, achevèrent de deſarmer Liſe; abandonnée de tous les ſiens, au bout de l'univers, iſolée, ſans ſecours, ſans eſpérance que dans la nation qui la protégeoit, l'amour ſe fit entendre & fut ſeul écouté.

Elle diſſimuloit toutefois le penchant dont elle s'allarmoit encore,

& le renfermoit profondément en elle-même. Le ſilence & la ſolitude des forêts lui plaiſoit ; elle s'y abandonnoit librement à ſes revêries & à une douce mélancolie, qui avoit enfin ſuccédé à ſes noirs chagrins.

Que j'aime, diſoit-elle, l'aimable obſcurité de ces ombrages ! ſilence heureux de ces bois, vous n'êtes jamais troublé que par les chants amoureux des oiſeaux ; que ces chants me plaiſent ; qu'ils font naître dans mon ame une délicieuſe langueur ! La nature corrompue dans nos climats féroces, règne ici dans toute ſa noble ſimplicité ; habitans de ces contrées, quel bonheur eût été le vôtre, ſi vous euſſiez été toujours inconnus à l'Europe avide & cruelle !

Vous pour qui l'âge d'or ſemble s'être conſervé dans toute ſon innocence, vous ignorez ce vain fantôme, qu'on appelle la volupté des richeſſes ; cette idole tyrannique que l'Europe inſenſée adore !

Mais, que dis-je ? Malheureuſe Liſe ! ouvre les yeux, & ſouviens-toi de ta naiſſance ! Ces peuples Sauvages mépriſés, nés eſclaves de ta nation, étoient-ils faits pour voir naître dans leur ſein ton Vainqueur ?

Mais eſt-il, en effet, quelque différence réelle entre les hommes ? n'ont-ils pas tous la même origine ? Sujets également, mortels après une vie remplie de traverſes, quelle eſt la chimérique & vaine diſtinction dont quelques uns d'en-

tr'eux oſent s'enorgueillir ? Quoi ! cette Amazône charmante, dont l'amitié m'eſt ſi chère ; ſon Amant malheureux, & ce Cacique que je rougis de nommer le vertueux Nigace, objets infortunés du courroux du Ciel, ſont-ils indignes de ſa pitié ? Non, fiers Européens ! ce grand Dieu qui fait éclater dans tout l'univers ſa bonté & ſa magnificence, reçoit dans ſon ſein chéri la vertu opprimée ; également, par-tout, il diſpenſe ſes faveurs, en prenant le titre ſi reſpectable du père commun de tous les hommes.

Ces réflexions de Liſe, étoient ſuivies d'un torrent de larmes : elle étoit un jour couchée dans un bois ſombre, ſur le bord d'un ruiſ-

ſeau; une de ſes mains ſoutenoit ſa tête, de l'autre elle eſſuyoit ſes pleurs, en levant les yeux vers le Ciel; elle ſe reprochoit d'avoir laiſſé parler ces mêmes yeux, qui ſeuls, juſqu'à ce moment, avoient trahi ſa flamme.

Nigace qui l'avoit ſuivie de loin, s'offre à ſes regards & veut ſe jetter à ſes genoux; les réflexions de Liſe s'évanouirent; elle rougit: Qu'attendez-vous, lui dit Nigace, pour combler les vœux du plus tendre des Amans, en approuvant les feux immortels que vos charmes ont fait naître? Mais la pitié ne peut habiter un cœur Européen. Vous voulez la fin d'une vie, que je prétendois employer à vous ſervir. Si cependant l'amour

doit être le ſeul prix de l'amour, voyez la flamme que vous avez allumée; je vous conjurerois d'en exiger des preuves, ſi la plus forte n'étoit dans vos yeux. Pendant ce diſcours, Liſe conſidéroit Nigace; une rougeur divine, ſuite aimable de la pudeur, avoit coloré les joues humides de la belle Eſpagnole. Mais l'amour règnoit dans ſon cœur, & il s'exprimoit par ſes regards. Elle baiſſa enfin les yeux. Nigace redoubla ſes inſtances: bientôt il obtint le ſincère aveu de la tendreſſe de Liſe. Le nuage qui couvroit les yeux de la belle Eſpagnole diſparut enfin; elle ſe leva plus brillante que l'aurore, & revint avec le jeune Cacique. Le doux feu de ſes regards annonçoit la

ſérénité de ſon ame. Elle oſe lever les yeux ſur ſon Amant; bientôt s'évanouirent les difficultés qui combattoient un ſi tendre penchant; Liſe ne vit plus que l'amour & n'écouta que ſon cœur. Caſabiel cependant revint de ſon ambaſſade, ſuivi des Députés des différentes nations, que leur haine contre les Eſpagnols, avoit diſpoſées à ſecourir l'Epuremie; le zèlé négociateur admis dans l'appartement le plus ſecret de ſon Maître, en préſence de Coraly, de Nigace & de Liſe, lui parla ainſi :

Quelques puiſſans que ſoient les ſecours que je puis vous promettre des nations diverſes, que mon attachement pour vous m'a fait parcourir dans un eſpace de

tems ſi court ; n'attendez, pas Seigneur, de rompre avec une multitude deſarmée & ſans ordre, les Phalanges impénétrables de ces mortels, enorgueillis par leurs criminels ſuccès, & fiers de porter en leurs mains un feu plus terrible que la foudre même des Dieux!

Les Européens ne ſeront jamais domptés que par leurs ſemblables; diviſés de nations & d'intérêts, le même climat ne les a pas tous vu naître. Un eſprit différent, des idées diverſes les conduiſent.

Sur les rives du fleuve Negro, près l'endroit où il va porter le tribut de ſes eaux à celui des Amazônes, règne depuis longtems, en Orcionie, un Européen, ennemi des Eſpagnols & de la tyrannie,

nie, ou plutôt, il fait règner sur les peuples heureux qu'il gouverne, la justice, la douceur, & l'humanité. Mes yeux ont vu ce Souverain, dépouillé de l'appareil terrible qui suit en tous lieux les Espagnols; environné de son peuple, tel qu'un père au milieu de sa famille, il juge les différends des nations, qui toutes s'empressent de voler sous ses loix.

La douce majesté qui brilloit dans ses yeux, sembloit me représenter l'image du grand Pachemac, dont vous tirez votre oirgine, & qui maintenant veille sur vos augustes destinées. Je me suis fait préſenter à lui; son grand cœur a été sensiblement ému, au récit que je lui ai fait de vos desastres,

Tuquante eſt le nom de cet illuſtre Européen ; la France eſt celui qui l'a vu naître. Allez, m'a-t-il dit, ſage Caſabiel, achevez de remplir les ordres de l'Inca d'Epurémie ; ſoulevez toutes les nations du fleuve ; je vais raſſembler mes forces & marcher à la rencontre de ces terribles Eſpagnols, que tant de fois j'ai vu fuir devant moi. Auſſitôt je me ſuis embarqué ſur un navire, préparé par ſes ordres, dans le ſein du fleuve. J'ai parcouru toutes les provinces alliées de la nôtre, & après une courſe ſi longue, je me ſuis enfin arrêté ſous les murs de Carvaca.

La vieilleſſe du Cacique Decelunigace languiſſoit, abatue par les cuiſantes peines que lui cauſoit

votre eſclavage ; nourri d'amertume & de chagrin ; la lumière même lui étoit devenue inſupportable ; il ne demandoit qu'à mourir. Je l'ai vu expirant ; j'ai reçu ſes derniers ſoupirs. Ne troublez point par vos larmes, ce qui me reſte à vous apprendre : quelques juſtes que ſoient les pleurs dont vos yeux ſont remplis, le grand intérêt dont je vais vous entretenir doit en ſuſpendre le cours.

Je vais mourir, m'a dit l'infortuné Cacique ; mais je mourrai ſans regret, puiſque vous m'aſſurez que mes enfans ſont libres ; je croirois manquer à la vérité, & offenſer les Dieux à qui je vais rendre compte de mes actions, ſi je ne vous inſtruiſois d'un fait qui peut

devenir important pour le bonheur de leur vie.

Quoique Coraly & Nigace me ſoient redevables de leur éducation, ce n'eſt point cependant de moi, mon cher Caſabiel, qu'ils ont reçu le jour; le ſoleil à vingt-quatre fois rempli le grand cercle qui renferme les années, depuis qu'un ſoir en revenant de la chaſſe le long d'une des branches du fleuve, je trouvai ſur le rivage, au milieu des débris d'un bâtiment rompu, une jeune femme d'une rare beauté, revêtue des ornemens les plus précieux & les plus rares.

Bleſſée mortellement d'un coup qui lui perçoit le ſein, elle venoit de donner le jour à une fille; un

enfant âgé de quatre ans, étoit à côté d'elle & rempliſſoit le Ciel de ſes cris; cette mère infortunée regardoit ces deux innocentes créatures; on liſoit ſur ſon front mourant, le deſeſpoir & la crainte; ſa fille ſurtout, qu'elle tenoit attachée à ſon ſein ſanglant, paroiſſoit être le plus cruel objet de ſes vives inquiétudes. A cette vue, je ne pus retenir mes larmes; mais une joie inexprimable ſe répandit ſur le viſage de la mère, au moment qu'elle m'apperçut; elle me tendit les bras & me préſenta ſes enfans; ſes yeux ſuppléant au défaut de ſa langue, dont elle avoit perdu l'uſage, me les recommanderent avec inſtance. Je leur promis une tendreſſe de

père : elle me montra le Ciel, qui écoutoit ma promeſſe, & me préſenta une petite boîte d'or, où elle avoit enfermé un morceau deſſéché de peau de chèvre, empreint de quelques caractères. Je puis vous remettre encore ces triſtes reſtes ; je jugeai que cela pourroit ſervir un jour à faire reconnoître le dépôt précieux qu'elle me confioit ; elle me le témoigna, & me fit encore quelques foibles ſignes, auxquels je répondis. Puis elle expira.

Je lui donnai une ſépulture honorable, au lieu où je l'avois trouvée, & je fis emporter Coraly & Nigace dans ma maiſon ; car, mon cher Caſabiel, c'étoient eux-mêmes ; je recommandai le ſilence

aux témoins de cette aventure. Privé par les Dieux de la consolation de me voir succéder dans mon nom, n'ayant point d'enfans mâles, je les fis passer pour mes enfans; je ne celai point à mon peuple, le lieu de la sépulture de leur mère, que je dis être une Amazône, à qui un lien secret m'avoit attaché depuis quelques années, & privée du jour par un coup malheureux, qu'elle avoit reçu à la chasse des tigres.

Cependant plusieurs événemens, divers récits rapprochés, me persuadent que leurs parens vivent vers le pays d'Orenoque, & qu'ils y occupent les dignités les plus éminentes. Une sueur froide à ces mots à coupé la parole au vieil

Decéclunigace; la mort à tranché le fil de ſes jours, qu'ont précipité la douleur & les larmes que votre ſort lui a fait répandre.

Les gémiſſemens, les ſanglots de Nigace & de Coraly, interrompirent le diſcours de Caſabiel; ils pleurèrent la perte de Decéclunigace, dont la tendreſſe vraiment paternelle, ne leur avoit jamais laiſſé ſoupçonner la vérité de ce récit.

Après avoir accordé quelques momens à leur douleur, Caſabiel reprenant la parole, continua en ces termes: Dans la grande Iſle de Guayaris, peuplée d'Amazônes, & qui fut, Seigneur, votre berceau, une foule de jeunes guerrieres, ſujettes de la vaillante

Amnon, belle ſœur de Dececlunigace, n'attendent que la préſence de leur Princeſſe, pour ſe mettre en marche : Vous ſavez aſſez que de toutes les nations que renferme ce vaſte continent, il n'en eſt aucune qui ne cède en valeur à ces guerrières redoutables, formées dès leur tendre jeuneſſe aux plus terribles épreuves.

Allez donc l'un & l'autre charmer, par vos vertus illuſtres, Tuquante, attendri déja par vos malheurs ; le cours du fleuve peut de ſon pays, porter en peu de jours, la Princeſſe dans l'Iſle de Guayaris ; tandis que Nigace, profitant de la douleur que reſſentent encore les peuples qui lui ſont ſoumis,

ira par ſa préſence exciter le zèle qui les anime; tous trois réunis à Carvaca, vous reviendrez avec le ſecours de Tuquante eſſuyer les larmes de votre patrie, & la délivrer du joug de fer ſous lequel elle eſt abattue.

Raſſuré par la prudence de Caſabiel, & par les vertus de Tuquante, Zamore ſe rendit à ce deſſein; il reſolut d'appeller les François dans la Guiane, pour les oppoſer aux Caſtillans, & de partir la nuit ſuivante, accompagnée de Coraly, à la tête d'une partie des troupes, réfugiées dans Aſtaquan; tandis qu'avec une autre partie, Nigace prendroit la route de Carvaca; Coraly détourna Liſe, du projet qu'elle avoit conçu de

la ſuivre : La route, lui dit-elle, qui conduit en Orcionie eſt pénible, longue & coupée de montagnes & de précipices; vos forces & votre ſanté ne peuvent ſuffire à la fatigue d'une courſe précipitée, & qui demande la plus grande diligence; je vous laiſſe entre les mains d'un frère que j'aime & qui vous adore; je me réſerve la douceur de vous réjoindre & de vous embraſſer au plutôt à Carvaca. Rien alors ne pourra nous deſunir; nous marcherons d'un commun accord à la ruine de nos tyrans.

Liſe ne pouvoit ſe réſoudre à cette ſéparation; mais ayant appris de Caſabiel, qu'une troupe d'Eſpagnols avoit paru aux environs

de Carvaca, ſur la peinture que lui en fit ce fidelle ſerviteur, elle ne douta point qu'ils ne fuſſent des ſoldats de ſon père, égarés depuis longtems & qu'on avoit crus péris.

L'eſpérance de les retenir à ſon ſervice & la crainte qu'il ne ſe joigniſſent au parti d'Avila, la déterminèrent de ſe mettre en marche, avant le départ de Zamore & de Coraly : Nigace jura à Liſe, qu'il ceſſeroit de vivre avant de ceſſer de l'aimer. Soleil, s'écria-t-il, qui éclaire le Ciel & la Terre, ſoyez témoins de mes ſermens & le garans de ma fidélité; je jure à la charmante Liſe, de l'aimer plus que ma vie, de n'employer jamais ni la force ni

l'artifice, pour lui arracher ce que je prétends ne devoir qu'à mon amour. Le nom glorieux de ſon époux eſt ce que je ſouhaite ; elle ſeule marquera le terme de mes deſirs & le jour de mon bonheur.

Il ſe jetta à ſes genoux en achevant ces mots ; Liſe reçut ſes ſermens & lui tendit la main qu'il baiſa avec tranſport ; elle conſentit à le ſuivre avec les débris de ſa fortune, & promit de l'accepter pour époux, le même jour que Coraly couronneroit les feux de Zamore.

Les adieux furent tendres & touchans ; ces deux Couples d'Amans ſe ſéparèrent avec une vraie douleur, après s'être réciproquement

juré une fidélité & un attachement inviolable.

Coraly & le jeune Inca traverſant les deſerts, les fleuves & les forêts, arrivèrent enfin, après un long & pénible voyage dans l'Orcionie, où déja Tuquante ſe préparoit à marcher à leur ſecours. Né d'une famille également recommandable, tant dans la finance, que par une vertu qui en étoit le plus précieux héritage, ce Capitaine avoit pris naiſſance dans la capitale de la France. Vaillant dans les combats, prudent dans les conſeils, ferme dans l'adverſité; mais ſurtout modéré dans la plus haute fortune, il s'étoit rendu fameux dans l'Amérique, par ſes exploits & par ſon expérience,

Etabli depuis longtems dans l'Orcionie, ſes ſoins & ſon zèle l'éclairoient de jour en jour, & en relevoient le luſtre & la ſplendeur? Chéri de ſes ſujets autant que le père le plus tendre le fut jamais de ſes enfans; le ſoin de leur bonheur l'occupoit uniquement & faiſoit ſa félicité; né Catholique, la néceſſité d'être honnête & bon citoyen, étoit le ſeul point qu'il croyoit les hommes en droit d'appuyer par la force.

Les pratiques plus étroites de ſa religion, les dogmes s'établiſſoient peu-à-peu par ſon exemple, & par la douce perſuaſion qui avoit fixé ſon trône ſur ſes lèvres. Tous les hommes ſont frères, diſoit Tuquante; il eſt entre eux, ſans

doute, des devoirs réciproques, dont l'infraction eſt puniſſable par les loix de toutes les nations. Tels ſont les attentats qui vont à troubler ou à détruire la ſociété; oppreſſion, injure, vol, aſſaſſinat, calomnie & tant d'autres forfaits, proſcrits par un conſentement unanime de toute la terre.

Tuquante étoit ſans ceſſe occupé de ces projets ſublimes, dont il avoit déja exécuté une partie ſolidement, lorſqu'il joignit l'Inca & ſon Amante; les mouvemens d'heureux préſage que la vue de Coraly lui inſpira, éclatèrent avec vivacité. Les longues infortunes qu'elle avoit eſſuyées déja dans un âge peu avancé; ſes charmes, ſes graces ingénues, ſes

paroles innocentes, un ſentiment enfin de tendreſſe inconnu aux pervers, mais ſi naturel à la vertu, le remuoient & le troubloient juſqu'au fond des entrailles.

Coraly de ſon côté, conſidéroit attentivement l'illuſtre François; ſa phyſionomie douce & majeſtueuſe, n'avoit point cette importante gravité, ce flegme impoſant, maſque de l'orgueil que la baſſeſſe adopte & que la vraie grandeur dédaigne & mépriſe; tout étoit noble, tout étoit aiſé dans ſa démarche; on liſoit ſur ſon front la bonté, l'élévation de ſon cœur; il promet tout ce qu'il poſſède, & ſoupire de ne pouvoir donner davantage.

Pour honorer ſes nouveaux hôtes, il leur donna le ſoir même

un feſtin ſplendide, où ils furent placés au premier rang. Sur la fin du repas, adreſſant la parole à l'Inca : Racontez-nous, lui dit-il, cher Prince, l'origine & les circonſtances de vos malheurs, vous êtes à-préſent en ſûreté au milieu de vos amis ; ne rougiſſez point de nous entretenir des cruelles épreuves par leſquelles vous avez déja paſſé, dans un âge ſi peu avancé ?

Zamore, preſſé par ſon bienfaiteur de raconter ſes infortunes, voyant que chacun gardoit un profond ſilence, & que tous les yeux étoient fixés ſur lui, regarda Coraly, qui lui fit ſigne de ne point s'en défendre, & auſſitôt, il commença en ces termes.

HISTOIRE DE ZAMORE.

POUR vous faire comprendre Seigneur, en peu de mots, dans quel abîme je ſuis tombé, je vais reprendre mon hiſtoire de plus haut, & vous raconter l'origine d'une paſſion; qui ſeule a toujours fait, & peut ſeule encore faire le bonheur de mes jours? Je ne puis, hélas! arrêter un moment les yeux ſur ma gloire & ma félicité paſſées, ſans que le ſouvenir de mes deſaſtres, ne ſe mêle auſſitôt à

cette idée pour l'empoiſonner.

Image cruelle, éloigne toi de ma penſée, & laiſſe moi tromper quelques momens la violence de ma triſteſſe, par le ſouvenir de mon bonheur !

Je pouvois à peine toucher de la main, les plus bas rameaux d'un boccage, lorſque je ſentis les premières atteintes de l'amour ; j'étois nourri dans l'Iſle de Guayaris au ſein des Amazônes, près de ma mère, qu'un nœud ſaint avoit uni au grand Nocalis, de qui je tiens le jour ; ma mère ſe nommoit Friſecoan ; ſa tendreſſe pour moi fut aveugle, & m'a cauſé depuis bien des malheurs.

J'ignorois que ma naiſſance m'appelloit au trône d'Epurémie ;

ma mère ſouveraine, en partie, d'une Iſle peu éloignée de la nôtre, y alloit paſſer avec moi une partie de l'année, & ne négligeoit rien pour me faire donner toute l'éducation convenable au rang que je devois remplir. Elle étoit amie d'une autre Amazône, nommée Amnon, ſouveraine également d'une partie de l'Iſle; cette princeſſe avoit depuis peu dans ſa maiſon, la jeune Coraly, fille de ſon frère Dececlunigace.

Mes yeux ne l'avoient point encore vue; une foule de jeunes gens, des plus conſidérables de toute l'Iſle, étoient chez Amnon, un jour que j'y arrivai; Amnon qui nous vit tous empreſſés autour de Coraly, ſourit & la preſſa de

choiſir un amant. S'il eſt, dit-elle, fierement, quelqu'un de ceux qui m'écoutent, aſſez téméraire pour me diſputer le prix de la courſe, & aſſez heureux pour me vaincre; s'il mérite, d'ailleurs par ſa naiſſance & par ſes vertus de règner ſur mon cœur, je pourrai peut-être lui engager ma foi; mais tous ceux qui ſeront vaincus reſteront mes eſclaves, & ils releveront mon triomphe. Ma mère & toutes les autres Amazônes applaudirent à la fierté de Coraly. Le lendemain fut marqué pour cette épreuve. Je la conſidérois cependant avec tranſport. Ses yeux répandoient un éclat dont j'étois ébloui; j'admirois la vivacité de ſon teint, la régularité de ſes traits, ſa dé-

marche fière & noble. Elle étoit environnée de ſes jeunes compagnes, qu'elle paſſoit de toute la tête. Telle loin du ſouffle fougueux des aquilons jaloux, croît & s'épanouit une jeune fleur, l'amour de la nature; ſon ſein qu'elle ouvre aux rayons du ſoleil naiſſant, s'enrichit des vives nuances qu'il produit; elle règne ſur les autres fleurs & ſur l'herbe obſcure qui l'environnent. Un trouble inconnu s'empare de mes ſens; je voulus lui parler; je ſentis mes paroles expirer ſur mes lèvres; je méritai de fixer ſes regards : Qu'eſt-il beſoin, lui dis-je, de faire des jeux pour acquérir des eſclaves? Ah! n'employez point les chaînes pour retenir l'amour! ne ſoumet-il

pas tout au pouvoir de vos charmes! A ce discours, elle me regarda de nouveau, avec une attention qui me surprit; si quelque chose peut assurer à nos ames une origine céleste, c'est, sans doute, cette inexprimable & merveilleuse rapidité, avec laquelle elles se communiquent l'une à l'autre le feu divin qui est leur propre essence. Nous demeurâmes ainsi quelque tems à nous considérer; étonnée & les yeux remplis d'une douce langueur, Coraly sembloit vouloir pénétrer mes plus secrets sentimens; je crus démêler sur son visage l'ombre léger d'un souris. A nous voir les yeux attachés l'un sur l'autre, on eût dit, que nous nous étions connus dans notre bas

âge,

âge, & que nous cherchions à rappeller ce ſouvenir. Elle baiſſa enfin les yeux en rougiſſant; je n'étois pas moins ému; une rougeur ſubite ſe répandit ſur mon viſage, puis un froid mortel ſe gliſſa dans mon ſein. Coraly changea également de couleur, ſemblable à une roſe que les vents ont flétrie, elle devient pâle; ſa fierté parut l'abandonner pour quelques momens; aucun des aſſiſtans ne s'en apperçut; ils étoient occupés à s'entretenir de l'événement qui ſe préparoit.

La nuit qui précéda ce grand jour, avoit fini la moitié de ſa courſe; retiré dans mon appartement, je cherchois envain à me livrer aux douceurs d'un repos

qui me fuyoit. L'image de la ſenſible & vertueuſe Coraly étoit toujours devant mes yeux ; je la voyois, elle étoit peinte & comme préſente devant moi. Je croyois encore entendre le ſon de ſa voix qui m'avoit paru ſi flexible & ſi tendre. Je répétois les courtes paroles que je lui avois entendu prononcer ; l'amour ne permit point à Morphée de fermer mes yeux, & l'aurore montant ſur ſon char vermeil avoit diſſipé les ombres, avant qu'un aſſoupiſſement léger eut rafraîchit mes ſens échauffés par le feu de mon imagination.

Je me levai avec le jour, & déja Coraly d'un ton de voix décidé, défioit ſes jeunes amans au combat. On nous conduiſit dans une vaſte

plaine au pied d'un côteau, où ſe rangea une multitude innombrable de peuple; nous nous plaçâmes tous ſur une ligne; Coraly choiſit la dernière place, après nous avoir montré le but, d'où nous devions revenir ſur nos pas.

Juſqu'à ce jour, je n'avois trouvé aucun jeune homme de mon âge, qui osât ſe glorifier de m'avoir vaincu à la courſe; mais l'amour me fit connoître la crainte; j'invoquai ardemment le génie moteur de la nature entière; je le ſuppliai de me prêter les aîles dont il fend l'eſpace immenſe du globe. Le ſignal eſt donné; nous partons avec la rapidité d'un tourbillon.

Autant l'aigle l'emporte en viteſſe & en légèreté ſur les timides

colombes, autant Coraly élancée, laiſſe loin derrière elle tous ſes amans; elle vole avec l'impétuoſité du vent & de la foudre; la trace de ſes pas reſte inviſible ſur l'herbe la plus tendre. Le ſable le plus mouvant n'en eſt point dérangé; je la ſuivois cependant de fort près; bientôt je me trouve à côté d'elle, & tournant la tête, je vis loin derrière moi, la foule de mes rivaux. Je ménageai alors mes efforts; la célérité de ſa courſe répandoit ſur ſes joues une vive couleur de pourpre, qui ajoutoit un nouvel éclat au lys de ſa peau; de ſes yeux enflammés, partoient des feux qui euſſent pu donner de l'ame aux êtres les plus inſenſibles; ſes longs cheveux noirs, ſou-

levés par un vent léger, tomboient à groſſes boucles ſur ſes épaules. Nous arrivâmes enſemble au but, d'où nous devions retourner à la barrière. Elle me regarda avec un doux ſouris, mêlé d'un certain dépit, & à l'inſtant elle vola au-devant des autres qui étoient encore loin du retour.

Rempli d'un nouveau feu, je m'élançai de même avec la promptitude d'une flêche; les Dieux me favoriſèrent, je me trouvai aſſez tôt à la barrière, pour la recevoir entre mes bras.

Les Amazônes préſentes à cet exercice me proclamèrent vainqueur, elles m'accordèrent le droit d'être ſouffert en tous tems aux pieds de la princeſſe; Coraly ne

put ſouffrir que l'on l'eût ainſi prévenue; ſa fierté s'indigna, que l'on oſât ſans ſon aveu diſpoſer de ſon cœur; elle en témoigna ſon dépit.

La nuit avoit pris la place du jour, au milieu de la joie & du feſtin qui ſuccéda à cette journée; je m'apperçus que Coraly verſoit des larmes: elle ſortit, je la ſuivis; elle ſe retira au fond des jardins d'Amnon, ſur le bord d'une fontaine où j'entendis qu'elle ſe livroit aux plus triſtes regrets.

L'aſtre argenté de la nuit étoit dans ſon plein, & brilloit au haut du Ciel ſerein & ſans nuages. Mille étoiles répandoient foiblement leurs feux effacés par la lumière. On découvroit les montagnes éle-

vées & les côteaux couverts de verdure, qui dans le lointain imitoient l'ombre qu'un beau jour répand quand il eſt offuſqué par un boccage épais : j'apperçus Coraly couchée triſtement ſur le gazon, les yeux baignés & arroſés de larmes. Le feu dont ils brilloient étoit à demi éteint; dès qu'elle me vit, elle ſe leva; je me jettai à ſes genoux; je pris ſes belles mains, je les mouillai de mes pleurs? O Ciel, m'écriai-je, avec tranſport! j'étois donc deſtiné à troubler le cours d'une ſi belle vie! Les yeux de Coraly ne connoiſſent les larmes, que depuis qu'ils ſe ſont fixés ſur moi; mais belle Amazone, ſéchez ces pleurs qui m'outragent. Si je vous ai déplû,

ordonnez que loin de votre préſence j'aille expier mon crime, & achever le cours infortuné d'une vie que je vous avois conſacrée. Coraly ne fut point inſenſible à ce diſcours ; mes ſoupirs, ma ſincérité la touchèrent ; elle me regarda avec un ſouris mêlé encore de quelques larmes.

Puiſque ta généroſité, me dit-elle, ne prétend point abuſer de la téméraire audace de ces Amazônes, qui oſent me donner un maître, je vais te dévoiler mes ſentimens, peut-être les trouveras-tu dignes des tiens : Je ne ſens pour toi ni mépris ni haine ; mais je veux qu'une tendreſſe ſincère, éprouvée par le tems, te mérite un cœur que ta conſtance, plus

que la victoire, peut te ſoumettre.

Je conſentis & je jurai de mériter par les plus tendres ſoins les bontés qu'elle me faiſoit eſpérer.

Depuis ce jour, nourris dans le ſein de la liberté, nos feux innocens ne furent point un myſtère; la douceur que je puiſois dans les yeux de Coraly m'enivroit d'un ſentiment délicieux; tout plaiſir loin d'elle m'étoit inſipide; je ne pouvois goûter que celui de la voir & de l'entendre; ſes careſſes innoeentes, ſa tendreſſe naïve & non étudiée; mais plus encore l'aveu de cette même tendreſſe raviſſoit mon ame & la combloit de délices.

Chaque ſoir je voyois Coraly, mes yeux chaque jour découvroient

en elle de nouveaux charmes. La jeuneſſe élevée près de moi, s'exerçoit ſous mes ordres à tirer de l'arc & à lancer des traits; ſouvent avec les jeunes Amazônes de Coraly, nous formions une image de la guerre dans le ſein de la plus aimable paix; qu'il m'étoit agréable, quand j'étois vaincu, de ſubir les loix du vainqueur! lorſque je remportois le prix, ma couronne dont je ceignois ſa tête, étoit pour elle un préſent plus cher que l'honneur même de la victoire.

Nous allions ſouvent chaſſer dans l'épaiſſeur des forêts les plus ſombres. Tandis que trop jeune encore, ſa foibleſſe refuſoit de ſeconder ſon grand courage, elle ſoupiroit de ne pouvoir percer que

les animaux timides & paiſibles, dont ces bois étoient remplis ; bientôt ne pouvant plus modérer ſon ardeur infatigable, je fus contraint de la ſuivre dans les repaires enſanglantés des bêtes les plus féroces, qu'elle faiſoit tomber comme des faons timides ſous ſes traits.

Cependant mon père & ma mère Friſecoan, m'annoncèrent que je devois me diſpoſer à recevoir bientôt le ſceptre du grand empire d'Epurémie ; c'eſt alors que mon amour augmenta pour Coraly, quand je ſongeai que les Dieux m'accordoient le pouvoir de ceindre ſa tête d'un diadême ; ma mère & moi nous partîmes pour Manoa, réſidence ordinaire de Nocalis ; je lui té-

moignai en arrivant, combien la faveur dont il m'honoroit, étoit imparfaite ſans la main de Coraly; il conſentit avec joie à nous unir, & tout fut préparé pour cette auguſte cérémonie; Coraly nous ſuivit de près avec une ſuite nombreuſe. Un jour qu'au lever de l'aurore, je me promenois avec mon amante ſur les rives du fleuve Eſſequebe, j'apperçus au milieu des flots, encore enflés par les vents de la nuit, deux hommes devenus leur jouet, qui s'efforçoient envain de prendre terre.

Ne ſera-t-il pas cruel, dis-je à ma belle Amazône, de voir noyer ces hommes, qu'il nous coûte ſi peu de conſerver, quoiqu'ils ſoient étrangers, comme les vêtemens

dont ils ſont couverts le témoignent? Sont-ils moins ſemblables à nous? Elle applaudit à mes ſentimens; elle ſe preſſe d'ordonner à des gens de notre ſuite d'aller les ſecourir.

Ils ſe jettèrent dans les flots les ramenèrent immobiles & preſque inanimés ſur le ſable. Ils ouvrirent enfin les yeux & parurent glacés de frayeur; ils crurent n'avoir que changé de péril. Nous les raſſurâmes; ils nous parurent les plus reconnoiſſans de tous les hommes; ils parloient un langage aſſez approchant du nôtre, mais il ne leur étoit point naturel; ils l'avoient appris dans un pays voiſin; nous ſçumes, avec le plus grand étonnement, que leur patrie

étoit ſituée à l'extrémité du monde. Je voulus m'attacher des hommes ſi merveilleux. Je les traitai favorablement, & je les comblai de bienfaits ! J'ignorois, hélas ! que je préparois la ruine entière & la deſolation de ma patrie ! Ce qui me les attacha davantage, c'eſt qu'un des deux ſe dit Miniſtre d'un Dieu & d'une religion pour laquelle il me fit concevoir la plus haute idée. Il me repréſenta un peuple de frères, unis par des liens infiniment plus étroits que ceux du ſang; ne deſirant pour eux-mêmes que des travaux; ſourds à la voix de l'intérêt & de l'ambition; inſenſibles aux défiances cruelles, aux ſoupçons, aux noires jalouſies; tendres, humains, com-

patiſſans pour leurs frères, juſqu'à leur ſacrifier leur repos, leurs biens & leurs vies mêmes ; inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs, aux promeſſes éblouiſſantes, aux menaces & à la mort ; embrâſés de l'amour d'un Dieu qui les aime aſſez pour s'être immolé pour eux ; pauvres dans les richeſſes, humbles dans les grandeurs, & bornans leurs deſirs les plus ardens à lui être à jamais unis dans un bonheur qui ne peut finir.

Ces ſublimes idées m'enflammoient du deſir de connoître un Dieu qui opéroit de ſi étonnans prodiges ; levant les mains au Ciel, je le béniſſois d'avoir conduit ces étrangers dans l'empire d'Epure-

mie, pour nous inſtruire de ces hautes ſciences.

Pluſieurs de mes ayeux avoient à la vérité fait leur bonheur de celui des peuples confiés à leurs ſoins ; quelqu'uns avoient pouſſé leur tendreſſe juſqu'à ſe dévouer pour le ſalut de leur patrie. L'humanité, la généroſité, la juſtice n'étoient point des vertus rares dans nos cantons ; mais un peuple entier tel que celui qu'on venoit de me dépeindre, me paroiſſoit un objet ſi admirable que je brûlois de les imiter.

J'exigeai les ſermens les plus ſacrés du ſaint homme, qui venoit d'illuminer nos cœurs des reſpectables myſtères de ſa religion. Pour ſe

rendre à mon idée, il jura & rougit. J'attribuai sa rougueur à son zèle.

L'ame plus éclairée & le cœur satisfait, je me promettois de voir bientôt luire le plus serein de mes jours. Tout à-coup un spectacle inoui nous frappa d'étonnement ! des fortereſſes aîlées, suivies de canots d'une grandeur & d'une forme extraordinaire, remontèrent un des bras du fleuve Essequebe & abordèrent à une rade peu éloignée de Manoa. Nous accourûmes remplis d'admiration ; les deux étrangers qui me devoient la vie, nous apprirent que ces bâtimens étoient remplis de gens de leur nation.

Ils avancèrent hardiment sur la rive, & leur crierent en leur lan-

gage de débarquer ſans crainte. Ils prirent terre; la curioſité pouſſa une foule innombrable de peuple ſur le rivage ; le Miniſtre de Dieu, au milieu de ces étrangers, leur fit un diſcours que nous n'entendîmes point, & conduiſit enſuite les principaux au palais de mon père, qui les reçut avec humanité & avec franchiſe. Funeſtes bontés, hélas ! Falloit-il que vous devinſſiez la ſource de nos malheurs !

Ils lui préſentèrent des raretés merveilleuſes, que Lereceti, (c'eſt le nom d'un de ces traîtres), nous aſſura être d'un prix exceſſif dans ſon pays même. En échange ils furent chargés d'or, qu'ils regardoient avec des yeux avides &

jaloux. J'étois ravi de voir ces étrangers, flatté de la charmante idée de jouir bientôt avec eux de cette heureuſe ſociété que leur Miniſtre m'avoit dépeinte; la vérité, la droiture, l'amitié étoient peintes dans leurs yeux, tandis qu'au fond de leurs cœurs, ils nous préparoient ce que vous allez entendre.

Un jour que je m'entretenois avec un des chefs de ces perfides, en préſence du prêtre qui continuoit de me tromper, il me tint ce diſcours : Jeune Prince, nous ſentons avec la plus grande reconnoiſſance, le bon accueil que nous avons reçu dans votre maiſon; c'eſt pourquoi je vais vous déclarer un ſecret important; ſachez que

nous ſommes envoyés par un Monarque auguſte, à qui tout l'univers eſt ſoumis ; vous penſez que l'intérêt d'un vil commerce nous appellent dans vos contrées ; apprenez que le ſeul deſir de votre bonheur, nous a fait franchir l'eſpace immenſe des mers qui nous ſéparent ; le Pontife du Chriſt, l'héritier de ſes pouvoirs, informé du culte abominable établi dans ces vaſtes régions, a ordonné à notre Monarque, qui tient de lui ſeul ſa grandeur & ſa puiſſance, de nous envoyer pour vous ſoumettre, & pour vous faire entrer de gré & de force dans la voie du ſalut.

Je demeurai d'abord muet à ce diſcours ; mais jugeant qu'enfin

j'étois dans mon pays, & que perſonne n'y pouvoit preſcrire d'autres loix que celles que donnoit mon père, je répondis : Quoi ! les fidelles Epureméens, dont le moindre donneroit avec joie pour le ſervice de ſon Prince, & ſon ſang & ſa vie, ſeroient livrés par ſes ordres à l'horreur des ſupplices, & jettés dans de noirs cachots, parce qu'ils ſerviroient l'Étre-Suprême d'une manière différente de celle des Eſpagnols ? Sommes-nous, mon père & moi, les tyrans de leurs cœurs & de leurs eſprits ? & pourquoi ſommes-nous élevés au-deſſus d'eux, ſinon pour les faire jouir de ce qu'ils poſſédent dans le ſein d'une tranquille paix, loin de l'oppreſſion & de la tyran-

nie? Que votre Pontife, ajoutai-je, leur envoye pour les faire inſtruire, de ces Miniſtres doux, pacifiques & zèlés, ſans les écraſer de ſa foudre, avant qu'ils en diſcernent les raiſons myſtérieuſes? A cette ſeule marque de clémence vous communiquerez avec nous & dans nos cœurs.

Ce diſcours que je prononçai avec chaleur, couvrit de confuſion & de honte le Miniſtre qui m'avoit annoncé la paix & la tranquillité de ſon auguſte caractère; j'apperçus auſſi le dépit qu'en avoit conçu le Général. Je réſolus de prévenir ſa vengeance, & de déclarer à mon père l'horrible politique que ces étrangers couvroient ſous le voile de leur déteſtable

amitié. Je courus chez mon père, l'inſtruire de cette cruelle perfidie; il en fut, ainſi que moi, ſaiſi d'horreur; il réſolut de bannir de ſon empire ces mortels orgueilleux & perſécuteurs; mais ne prévoyant point que le péril fût ſi proche, les Dieux qui avoient marqué notre perte, lui inſpirèrent la penſée de ne point ſoulever ſon peuple pendant la nuit. Il remit au lendemain l'exécution de ſon projet, ſans ſoupçon & ſans défiance, tout repoſoit dans les bras du ſommeil; je m'éveillai au milieu de la nuit. O nuit affreuſe! mon cœur ſaiſi d'effroi tremble encore, & tout mon ſang ſe glace à ſon ſouvenir cruel!

Je m'éveillai tout tremblant d'un

bruit ſourd qui perçoit juſqu'à mes oreilles. Il me ſembloit entendre autour de moi les cris étouffés de malheureux qu'on égorge & leurs derniers gémiſſemens? Fuyez Prince, me dit un de mes domeſtiques, d'un ton funeſte, les ennemis ſont dans la ville. La Reine & l'Inca ſont prêts à ſuccomber; rien ne réſiſte à la furie de ces monſtres, altérés de ſang & de carnage, dans cette nuit pleine de troubles & d'horreurs. A cette nouvelle épouvantable, je prends les armes & me promettant de ne point périr ſans vengeance, la rage me guide au milieu des plus grands périls; les maiſons, les rues, le palais étoient inondés de ſang & fumoient de carnage.

Le

Le Miniſtre des Autels, tenant en main le ſigne de ſa religion; marchoit à la tête de ces forcenés, & ranimoit par ſes cris leurs bras laſſés de meurtres. La frayeur, la confuſion, les gémiſſemens, le deſeſpoir rempliſſoient la ville. L'air retentiſſoit des clameurs des Eſpagnols, qui maſſacroient tout ce qui tomboit ſous leurs mains: On entendoit les cris confus des femmes & des filles, éperdues, violées au milieu du maſſacre, par ces lâches aſſaſſins.

La flamme ondoyante ſe déployoit en pétillant ſur les toîts. L'activité du feu pouſſé par les vents, dévoroit les cannes & les roſeaux ſéchés dont ils étoient couverts, des tourbillons de flamme

que ſurmontoit une fumée noire & épaiſſe, s'élançoit juſques aux nues. Dans ce deſordre, j'apperçus mon Père ſur le parvis de ſon palais, qui combattoit pour défendre ſa vie.

Je volai à ſa défenſe, mais il me fut impoſſible de prévenir les coups mortels qu'on lui portoit de tous côtés; il tomba percé de traits & couvert de bleſſures.

Ma Mère ſe jettant ſur ſon époux, encore palpitant, rempliſſoit l'air de ſes cris en le tenant embraſſé. Ces barbares, ſourds à ſes plaintes, l'achevèrent à coups de pique entre ſes bras. Ma fureur redoubla à cet indigne ſpectacle; je m'élançai ſur eux, mais je ne pus percer la foule de ces brigands

qui m'enveloppa de toutes parts: Je vis Coraly, traînée par les cheveux & qui levoit envain ſes yeux & ſes mains vers le Ciel inſenſible à ſes plaintes; tranſporté d'une aveugle rage, je me jettai ſur ſes raviſſeurs; je me ſentis frapper d'un coup de ſabre ſur la tête, je devois périr s'il m'eût atteint du tranchant; le coup fut ſi violent que je tombai ſans connoiſſance.

Mais pour venger mon Père, pour voler au ſecours de Coraly, ne me ſerois-je pas relevé des ombres même du trépas! Ah! les droits du ſang & de l'amour euſſent ranimé mes cendres éteintes.

Je revins à moi, pénétré de rage & de deſeſpoir. Malgré l'im-

pénétrable métal dont ils étoient couverts, pluſieurs tombèrent ſous mes coups. Mais que pouvois-je ſeul contre de ſi terribles & nombreux ennemis ? Un feu, pareil à celui de la foudre, part de leurs mains ; renverſés, abattus, les Epuréméens adorent en expirant leurs meurtriers. Terraſſé, mis en fuite par le plus grand nombre, une voix barbare crie, qu'il faut m'épargner. On me traîne dans un temple, où je retrouvai Coraly, gardée avec quelques uns des principaux de la nation.

L'aurore qui ſuivit cette nuit à jamais déplorable, ſe leva plus pâle qu'à l'ordinaire ; c'étoit, ſans doute, la crainte d'éclairer le ſpectacle horrible qui mit le comble à

nos infortunes. Ses rayons blanchâtres commençoient à percer les ténèbres, quand nous vîmes arriver ma Mère, échevelée & meurtrie, que l'on amenoit pour être gardée avec nous; frappée de sa propre main sur le corps sanglant de son époux, une large blessure ouvroit son sein; à peine fut-elle entrée que nous la vîmes tomber dans son sang, nous accourûmes à son secours; l'effroi, l'horreur & la tendresse avoient étouffé nos plaintes, nous la relevâmes; elle tourne vers nous des yeux mourans & nous ouvrant ses bras, Approchez mes chers enfans, je meurs! puisse hélas! tout mon sang répandu, appaiser en votre faveur les Dieux irrités! Elle se

tut; mais elle nous regardoit tendrement en verſant des larmes, & ſe prêtoit à la douceur funeſte de nos derniers embraſſemens.

Ce fut alors, que ſaiſis & pénétrés de la vaſte étendue de nos malheurs, Coraly & moi, les mains & le viſage trempés dans ſon ſang, nous les levâmes vers le Ciel, & nous jurâmes par ce ſang innocent, dont nous étions couverts, de la venger, & de perdre la vie, avant d'oublier le ſoin d'accomplir notre ſerment.

Nous jurâmes encore aux Dieux puiſſans qui nous écoutoient, ſi jamais nous étions libres, de ne nous point livrer aux douceurs de l'hymen, avant une entière & complette vengeance. Ma Mère

voulut envain s'oppoſer à notre ſerment ; elle raſſembla ce qui lui reſtoit de force, pour nous conjurer de ſortir d'eſclavage, s'il étoit poſſible, & d'aller dans un deſert enſevelir notre tendreſſe & nos regrets.

Levant enſuite les yeux vers le Ciel, elle s'écria : « Dieu redou-
» table, quelle eſt ta rigueur ? Que
» tes jugemens ſont profonds ! Une
» autre vie m'attend, ſans doute ;
» pourrai-je autrement concilier
» ta juſtice avec les effets ſanglans
» & funeſtes qu'éprouve mon in-
» nocence ? Mais ſi tu daignes
» écouter le dernier de mes vœux,
» prends ſoin de mes enfans, por-
» tes des coups terribles ſur les
» infâmes qui les retiennent. Ils

» ont égorgé mon époux ; ils m'ont
» forcée de tourner mes mains con-
» tre mon propre ſein ; puiſſent-
» ils ainſi périr, les uns par les
» autres, & voir couler leur ſang,
» par la main qui leur ſera la plus
» chère » !

Une mortelle foibleſſe la ſaiſit comme elle achevoit ces paroles ; ſes yeux s'obſcurcirent, je crus qu'elle avoit déja perdu l'uſage de la vie ; ſes mains froides & tremblantes ont perdu leur force ; mais ſa grande ame faiſant un dernier effort, s'arrache aux coups redoublés de la mort qui la preſſe. Elle leve encore vers nous ſes yeux qui vont s'éteindre.

« La mort nous, dit-elle d'une
» voix foible, étend ſur moi ſes

» aîles affreuſes ; un nuage épais ſe » répand ſur mes yeux ! O mes en- » fans ! chers & triſtes héritiers du » ſort qui me pourſuit ! vous perdez » votre mère pour jamais.....».

Je me précipitai ſur ſes lèvres pour y recueillir ſon dernier ſoupir ? O ma mère, m'écriai-je, chère & tendre mère ! pourquoi m'abandonnez-vous ? Tous les malheurs vont fondre ſur votre malheureux fils ! écoutez ſes gémiſſemens qui vous appellent : il brûle de vous ſuivre dans la nuit éternelle du tombeau ! Hélas ! je l'appelle envain, elle n'entend plus une voix dont le ſon lui fut autrefois ſi cher.

Le deſeſpoir s'empara de mon ame ; mes entrailles me parurent

déchirées par l'excès de ma douleur ; je conſidérois les reſtes défigurés de la plus tendre des mères ; ſes bontés revenoient en foule à ma mémoire. Je me jettai à genoux devant ce corps ſacré, devenu la proie de l'impitoyable mort ; des torrens de larmes couloient de mes yeux, dans l'excès de triſteſſe & d'abattement où j'étois plongé ; je ſouhaitois de me dérober aux regards même de mes plus chers amis, & de n'éprouver jamais d'autres ſentimens que celui de ma douleur ! la nature épuiſée me rendoit ſtupide, & tel qu'un marbre perſonnifié par l'art du Sculpteur, je regardois ma mère ſans verſer une ſeule larme ? Hélas ! elles étoient, ainſi que tout mon

ſang, glacées d'horreur du ſpectacle qui les faiſoit couler.

Coraly cependant me reſtoit; ſes pleurs intariſſables ſe mêloient avec les miens; elle n'en verſoit aucuns qui ne tombaſſent dans mon ſein & qui ne pénétraſſent dans mon cœur pour ſervir de nouvel aliment à mon deſeſpoir. Mais, Seigneur, comment vous peindre ce qui me reſte encore à vous dire? Si les paroles ne ſuffiſent point à un ſujet ſi triſte, il ſe développe aſſez de lui-même, & nos malheurs parleront aſſez haut, pour ſe faire entendre dans toutes leur étendue. Couchés triſtement dans un morne ſilence, près du corps de ma mère, il ſembloit que nous nous demandaſſions à nous mêmes, ſi nous de-

vions continuer de la plaindre, ou plutôt l'applaudir d'avoir pu fuir une vie deſtinée à l'eſclavage.

Coraly, tout-à-coup, ſe leve & me montrant de la main cette mère reſpectable : Qu'attendons-nous, me dit-elle, avec tranſport? terminons le cours de tant d'infâmies; les Immortels ont détourné les yeux des maux qui nous accablent, ils ſont ſourds aux cris de notre deſeſpoir! Mourons, tendre & malheureux Zamore; la mort, cet aſyle préparé par la nature aux foibles humains, ne peut être un mal; quelque nuage qui l'environne, quelque voile qui nous cache ſes ſuites incertaines, n'héſitons point de pénétrer le ſecret d'une autre exiſtence; le

grand Principe, qui meut & anime tout l'univers, nous annonce visiblement, que nous courons à la félicité? O Nocalis? O Friscoan! vous eussiez été heureux sur la terre, si un bonheur qui finit, étoit en effet quelque chose. Dans le sein des Dieux, vous goûtez un repos qu'on ne peut plus vous ravir ; ombres magnanimes nous allons vous suivre!

J'applaudis vivement au dessein de Coraly, je lui répondis: Voilà donc le nœud fatal qui devoit nous unir? heureux toutes fois d'être unis par la mort même! puissions-nous dans cet asyle, perdre le souvenir de nos affreux desastres! puissions-nous conserver sans fin

l'un pour l'autre, cette flamme pure & céleſte, cette union de volonté qui confondit nos cœurs réunis pour jamais ! Zamore vivra éternellement pour Coraly : Coraly ne craindra plus d'être arrachée par des mains barbares du ſein de Zamore,

Coraly vole à l'inſtant au lieu où l'on conſervoit le couteau ſacré, qui ſervoit à égorger les victimes qu'on immoloit dans ce temple, elle m'apporte cet inſtrument fatal : au nom de l'amour qui m'a ſoumis ton cœur, s'écria-t-elle, reſpectes mes ordres abſolus ; crains de rebuter le dernier de mes vœux ; que j'emporte chez les morts la triſte conſolation de

ne tomber que de ta main ! Baigné dans mon ſang, il te ſera libre de me ſuivre.

Ceux de notre nation qui étoient renfermés avec nous dans ce lieu redoutable, voulurent s'oppoſer à ce deſſein ; un regard terrible de Coraly les repouſſa : fondant en larmes, ils attendoient en ſilence la fin de cette cruelle tragédie. Coraly, victime de ſon amour & de ſon deſeſpoir, ſe coucha près du corps de ma mère, en me montrant la place de ſon cœur.

Immobile & les yeux égarés, j'étois plongé dans une rêverie funeſte & profonde : l'avourai-je ? une fureur ſubite & deſeſpérée ſuccèda à cette morne contem-

plation ; bientôt mon bras ne craint plus de s'élèver ſur la tendre Coraly, mes yeux toutefois accoutumés à trouver dans les ſiens ce qui ſeul pouvoit faire le bonheur de ma vie, ne purent dans ce moment affreux s'empêcher d'y chercher encore un reſte de douceur.

Je les trouvai ces yeux charmans, que ma barbarie vouloit éteindre, je les vis, & un froid mortel me ſaiſit. Coraly, fondant en larmes, mais immobile, ſembloit en accuſant ma lenteur, applaudir à l'excès de ma tendreſſe. Des traits enflammés s'échappoient au travers de ſes larmes. Un rayon de la divinité l'environnoit, ſans doute,

& éclatoit ſur ſon viſage pour ſa défenſe ; la haute majeſté qui brilloit ſur ſon front glaça ma fureur ; le fer s'échappa de mes mains tremblantes ; moi-même je tombai aux pieds de Coraly & les arroſai de mes pleurs. Ses ſanglots étouffoient ſa voix ; je profitai de ce moment. Quelle aveugle fureur, lui dis-je, nous fait tourner contre nous-mêmes un fer que nous devons réſerver pour nos tyrans? S'il faut périr, entraînons du moins avec nous dans le tombeau ces monſtres abominables. N'avançons point le terme que les Dieux ont marqué à notre vie ; menageons les jours qui nous reſtent & vivons pour la vengeance!

Les compagnons de notre eſclavage applaudirent à ce diſcours; leur reſpect inviolable pour leur Maître, ce même reſpect qui les avoit contenus dans le ſilence, fit alors place à leur zèle, qui ſe déploya tout entier. Ils nous aidèrent à donner dans ce temple une ſépulture à ma mère, convenable à notre fortune ; je gravai ces lettres ſur ſa tombe, pour honorer ſa mémoire & perpétuer mon amour filial & mon profond reſpect pour ſes mânes. Je les porte toujours ſur moi; les voici, je vous en donnerai l'intelligence au temple, où nous ne manquerons pas d'aller au renouvellement de chaque ſaiſon, rendre nos homma-

ges aux Dieux & leurs offrir nos victimes.

— *CI* — *GIT* —

» M. — F. — C. — Y. »
» M. — C. — J. — Y. »
» B. — F. — S. — Y. »
» G. — H. — S. — Y. »
» P. — R. — C. — Y. »
» L. — P. — V. — Y. »
» E. — Q. — T. — Y. »
» E. — N. — P. — Y. »
» P. — T. — F. — Y. »

Nous ne vîmes point le traître Lereceti, ni ſon coupable Miniſtre ; un reſte de pudeur les retint ſans doute ; & telle eſt la honte du crime, ils redoutèrent les regards

de leurs eſclaves. Je ne ſai combien nous demeurâmes dans cette obſcure priſon. Le tems dont les aîles agiles emportent avec tant de vîteſſe nos plus beaux jours, fuit hélas! bien lentement pour les malheureux!

La crainte de perdre, par notre mort, l'exceſſive rançon que Dececlunigace fit offrir pour notre liberté, engagea enfin nos tyrans à nous tirer du triſte ſéjour où nous allions périr.

On nous mena dans un bâtiment conſtruit par mon père au fond des jardins de ſon palais, & il nous fut permis de revoir la lumière du Ciel. Mais les ennuis, la miſère, la faim, m'avoient réduit à la dernière extrémité. Une ma-

ladie aiguë s'empara de moi ; ſa violence troubloit quelquefois ma raiſon & obſcurciſſoit mon jugement. Conſumé par un feu interne & rapide qui couloit dans mes veines avec mon ſang, mes larmes étoient brûlantes ; je n'avois devant les yeux que des images ſanglantes, des combats & des meurtres. Je croyois voir Coraly égorgée & nageant dans ſon ſang. Il me ſembloit que des ſpectres hideux, ſortoient du ſein des tombeaux & jettoient ſur moi des regards terribles en pouſſant d'affreux ſifflemens.

Un moment de calme ſuccédoit à ces orages ; je me trouvois entre les bras de Coraly, qui s'efforçoit de diſſiper les nuages

qui offuſquoient ma raiſon. Hélas ! s'écrioit-elle, éloigne de ton eſprit ces images vaines & funeſtes, reconnois la main de ta fidelle Amante qui vient eſſuyer tes larmes ; ces fantômes affreux n'ont rien de réel ; tu n'as devant les yeux que les viſages effrayés de tes triſtes amis.

O nuit ! dont l'ombre tranquille & les douces influences, apportent le ſommeil aux mortels infortunés pour adoucir leurs peines, viens envelopper ces lieux de tes aîles obſcures ! Doux ſommeil ! repos aimable de la nature ! Toi qui fais charmer les maux les plus cuiſans, viens fermer les yeux du malheureux Zamore ; apporte lui l'oubli de ſes tourmens & de ſes maux !

Ainſi, le long du jour, Coraly imploroit les ombres de la nuit; mais à peine avoient-elles couvert le Ciel de ſes lugubres voiles, que ſes vives inquiétudes la faiſoit ſoupirer après le lever de l'aurore; la fraîcheur des larmes dont elle arroſoit mon viſage; la douce haleine de ſes ſoupirs, ralentiſſoient le feu brûlant dont j'étois dévoré. Mais tandis qu'elle s'efforçoit d'adoucir les maux dont j'étois la proie, ſes yeux ne ſe fermoient plus à la lumière; ils devenoient mourrans & abattus. Les roſes de ſon teint ſe fannoient tous les jours; elle ne pouvoit s'abſenter un moment d'un ſéjour où je ſouffrois de ſi cruelles peines.

La conſolation que je reſſentois

de les lui voir ſi tendrement partager, étoit empoiſonnée par la crainte qu'elle n'y ſuccombât. Quel redoublement à mes maux en les voyant paſſer ſur une tête ſi chère! Que tes ſoins me ſont délicieux & charmans, lui diſois-je! Mais hélas! que je crains qu'ils ne nous ſoient funeſtes! Les jours & les nuits ſe paſſent, ſans que tu puiſſes goûter le moindre repos! ton corps languit, abattu ſans nourriture! Le ſommeil ne couvre plus ta tête de ſes aîles bienfaiſantes; un feu dévorant ſemblable à celui qui me conſume, commence à briller dans tes yeux! Tu meurs! ô ma tendre Coraly! Hélas! tes ſoins ſeuls ſoutiennent encore mes jours languiſſans, & prêts à s'éteindre

dre ſi je te perds ! Malheureux ! que deviendrai-je ! Rappelle, s'il en eſt tems encore, ta ſanté prête à s'envoler de tes ſens épuiſés.

Que le repos, s'il eſt poſſible, calme tes eſprits conſumés par tes ſoins ſi conſtans & ſi multipliés ? Hélas ! tout ce qui me reſte, ſe borne à toi ſeule ; ſi ce n'eſt pour toi-même, conſerve-toi pour le déplorable Zamore ! ... Elle n'écoutoit point mes prières ; réſolue à ne pas me ſurvivre un ſeul inſtant, elle ſe ſentoit affoiblir avec joie : mais enfin, la nature & la je neſſe ont vaincu le mal que j'endurois.

Le feu qui brûloit dans mes veines s'eſt éteint peu-à-peu ; une extrême foibleſſe lui a ſuccédé. Mais je vois vos larmes couler ! qu'il

m'eſt doux, Seigneur, de vous voir ainſi partager mes douleurs ! Il n'eſt que des cœurs héroïques & magnanimes, qui ſachent combien il eſt glorieux d'être ſenſible.

Les barbares qui m'outragent ne connoiſſent point ces marques précieuſes de l'humanité ; les gémiſſemens douloureux, les cris du deſeſpoir, la vue des ſupplices qui font frémir, ce ſont là leurs plaiſirs, voilà les ſpectacles qui leur conviennent : Cruels ! ils uſurpent les titres d'enfans d'un Dieu de bonté & de miſéricorde, & ils ſont des monſtres féroces, juſtement devenus l'horreur & l'exécration de la nature !

Le moment fatal qui devoit me ſéparer de Coraly arriva bientôt ;

nos tyrans unis par le crime, desunis pour en cueillir les fruits, devinrent les victimes d'une secrète envie; lassés de posséder des dépouilles communes, ils les partagèrent. Vous peindrai-je notre desespoir? Dieux puissans, vous ne punissez ainsi que ceux qui l'ont mérité par leurs forfaits. Cette peine surpasse non-seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentimens & la force de mes idées.

Vous avez su de Casabiel, que le traître d'Avila, déchiré par une jalouse rage, ou bien pour m'arracher le secret des trésors dont il m'accusoit d'avoir connoissance, m'avoit destiné à l'horreur des supplices & des tortures les plus affreuses.

· 35554-1 ·

Les Dieux qui vous réſervoient, ſans doute, la gloire de délivrer l'Epurémie, ont fait avorter ſon cruel deſſein; ils m'ont rendu à Coraly; ils nous ont jetté tous deux dans vos bras. Vous armez en notre faveur; quelle reconnoiſſance pourra jamais égaler un ſi grand bienfait! Tant que nous vivrons, nos cœurs, notre ſang, notre exiſtence ſeront à vous; nous en conſerverons le ſouvenir juſques dans le ſéjour des ombres.

Mais où m'emportai-je! On ſait aſſez que la vertu ſeule eſt le prix de la vertu, & n'eſt-elle pas infiniment au-deſſus des autels que peuvent lui dreſſer ici bas les foibles humains!

Fin de la Première Partie.

E789
C787e
pl. 1